

# Cahier

Actualités  
Lectures

## Modes de séduction-persuasion de Galilée dans son *Dialogue...* (1)

1- A propos des faits et expériences qui pourraient amener à penser que la lune n'est pas un astre poli et brillant.

1.1 Captiver son interlocuteur par une question déroutante : "Avez-vous jamais vu là-haut, en pleine nuit, le globe terrestre éclairé par le soleil". On ne peut trouver meilleure occasion pour employer l'expression *faire appel à l'imagination*. Galilée ne demande rien de moins que d'imaginer une pleine-terre, la terre telle qu'elle est éclairée le jour, dans la nuit. "Si depuis un endroit ténébreux comme notre nuit, vous pouviez voir notre terre éclairée, vous la verriez plus brillante que la Lune". "Vous souvenez-vous d'avoir vu parfois de grands nuages très blancs comme la neige? Si l'un d'eux, dans la nuit la plus profonde, pouvait conserver sa lumière, il illuminerait les alentours plus que cent Lunes." A propos des mouvements des marées, Galilée sollicite encore l'imagination mais dans une autre acception: "je pense à la construction d'une machine dans laquelle on observerait en détails l'effet de ces merveilleuses compositions de mouvements. Mais pour ce qui nous occupe actuellement, ce que vous avez pu comprendre avec votre imagination devrait suffire.» (p 616)

1.2 Revenir sur un phénomène connu et reconnu par son contradicteur pour reformuler des observations: "vous venez d'admettre que la Lune, vue de jour au milieu de petits nuages blancs, leur ressemble beaucoup; vous avez donc admis que ces petits nuages, faits pourtant de matières élémentaires, peuvent recevoir la lumière comme la Lune.

1.3 Rendre évident un phénomène en faisant une expérience élémentaire (le miroir accroché à un mur éclairé par le soleil) qui amène Simplicio à s'interroger : "comment peut-il se faire que ce mur dont la matière est si obscure et la surface si peu lisse , renvoie une lumière plus puissante et vive, qu'un miroir poli et bien lisse? » Ce simple fait va entraîner de multiples observations sur le grain de la surface, sur son orientation et sur sa forme avec l'expérience du miroir sphérique.

2- A propos de la question du mouvement diurne de la terre.

2.1 Galilée propose à son contradicteur de changer d'idée pour en adopter de nouvelles, celles de Galilée précisément. Cette apparente simplicité sera très commentée par les historiens des sciences.

"Vous n'avez qu'à modifier une idée depuis longtemps imprimée dans votre esprit; et dites-vous : jusqu'ici, j'ai estimé que l'immobilité autour de son centre est une propriété du globe terrestre; je n'ai donc jamais rencontré de difficulté ou de résistance à comprendre que, par nature, toutes ses parcelles sont elles aussi dans le même repos; mais il en va de même si l'instinct du globe terrestre est de tourner sur lui-même en 24 heures, chacune de ses parties doit avoir une inclination intrinsèque et naturelle, non pas à demeurer immobile mais à suivre la même course." p 261

2.2 Visualiser, géométriser un problème, par exemple pour expliquer, les ralentissements, les retours en arrière du mouvement apparent des planètes (p 510) ou pour concevoir l'accroissement continu d'une vitesse (p 369).

2.3 Mesurer, calculer et comparer les calculs des autres astronomes concernant la distance de la nouvelle étoile parue en 1572 dans Cassiopée. (p 434). C'est l'apparition d'une petite communauté de scientifiques où s'échangent des points de vue et des résultats.

3- Réaliser des expériences en laboratoire qui ne sont pas la répétition artificielle d'un phénomène

déjà observé. Par exemple, créer un dispositif de pendules qui ont des amplitudes différentes, expérience qui peut orienter l'observation et la réflexion sur ce qui ne s'appelait pas encore l'inertie (p 372), ou orienter la recherche sur "un très beau problème" qui finit par produire "un phénomène vraiment étonnant".(p 639)

4- Attitude non dogmatique quant à l'importance des expériences sensibles. Beaucoup de ses déclarations sans parler de ses expériences propres montrent assez que Galilée adhérait au principe d'Aristote qui donnait la préséance aux expériences sensibles sur le raisonnement humain. Néanmoins à plusieurs reprises, il va reconnaître que "les sens semblent se tromper" (p 396) et recourir aux "yeux de l'esprit" (p 262) pour "dépasser les apparences" (p 315). C'est que Galilée évolue en dehors d'une pensée dualiste. Tout au long du dialogue, ses multiples retours et détours sur cette relation des sens et de la raison montrent qu'il avait conscience du poids des usages et du langage sur nos expériences sensibles.

D'abord il précise : quand il ne sont pas accompagnés de réflexion, "les sens réduits à eux-mêmes se trompent" (403). Puis l'influence du temps apparaît sous la forme d'un oxymore "une impression invétérée" (547). Même le langage courant révèle cette interaction en une belle métaphore : " un moyen qui parle au sens" (122). Et jusqu'à cette remarque explicite "la simple apparence ou si vous préférez la représentation sensible" (403) où les apparences sont reconnues comme une construction humaine, ce que P. Feyerabend n'aura plus qu'à traduire par "interprétation naturelle". (2)

5- Jugement de valeur

"Ceux qui placent si haut l'incorruptibilité, l'inaltérabilité, etc., [c'est le point de vue d'Aristote sur les sphères célestes] en arrivent je crois à dire cela parce qu'il souhaitent vivre encore longtemps : ils ont peur de la mort; ils ne s'avisent pas que, si les hommes étaient immortels, eux-mêmes ne seraient pas venus au monde. Ils mériteraient de rencontrer une tête de Méduse qui les transformerait en statues de jaspé ou en diamant, pour devenir plus parfaits." (158)

6- L'ironie

"je chercherais plutôt vers le miracle divin ou l'ange : quand on a commencé par un miracle divin ou une action angélique pour aller placer un boulet d'artillerie sur la concavité de la Lune, on peut bien se servir du même principe pour faire la suite." (p 380)

7- Et finalement, la provocation, l'arrogance qui lui coûtera cher :

"En ces sciences l'intellect divin peut bien connaître infiniment plus de propositions que l'intellect humain, puisqu'il les connaît toutes, mais à mon sens la connaissance qu'a l'intellect humain du petit nombre de celles qu'il comprend parvient à égaler en certitude objective la connaissance divine, puisqu'elle arrive à en comprendre la nécessité et qu'au delà, il n'y a rien d'assuré." (p 211)

---

Si Galilée est, comme le dit le site de l'Institut Galilée : "à l'origine de l'idée moderne de l'expérimentation qui consiste en des comparaisons systématiques entre calculs et vérifications expérimentales", l'énumération ci-dessus des moyens de persuasion-sédution qu'il emploie nous rappelle qu'il ne s'est jamais départi de toutes les ressources, vraiment toutes, de l'intelligence humaine.

Il faut garder à l'esprit que le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* est une oeuvre littéraire achevée où il met en scène des personnages qui représentent des attitudes typiques par rapport aux connaissances : "Il ne suffit pas signor Sagredo, que la conclusion soit noble et grande, tout est dans la noblesse du traitement. Qui ne sait qu'en coupant les membres d'un animal, on peut découvrir les richesses infinies d'une nature prévoyante et fort sage? Mais pour un seul animal que dissèque l'anatomiste, il y en a mille que dépèce le boucher : je vais essayer de satisfaire à votre demande mais sans savoir quel vêtement endosser pour entrer en scène." (p 358)

Dans un long commentaire de l'oeuvre de Galilée, Paul Feyerabend déclare que "Le seul principe qui n'entrave pas le progrès est : tout est bon". (p 28) Il entend par là "Experts et profanes,

professionnels et dilettantes, fanatiques de la vérité et menteurs, tous sont invités à participer au débat et à apporter leur contribution à l'enrichissement de notre culture." (p 28). Il ne manque pas une occasion de montrer, contrairement à l'idée reçue du scientifique rigoureux, "les "subterfuges de Galilée" (p 89), "le saltimbanque" (p 116), ses machinations propagandistes (p 94 et p 116), ses présentations tendancieuses des résultats (p 95), autant de qualificatifs qui révèlent son admiration pour Galilée qui "progresses sur des bases fausses" "dans un désordre fructueux". (2)

L'oeuvre de Galilée, vue sous cet angle, serait donc une illustration manifeste des idées libertaires de P. Feyerabend. Tout va bien dans le meilleur des mondes quand aucune méthode n'est prescrite. Mais l'insistance de Feyerabend pour faire de Galilée un menteur : "les études sur la réfraction que Galilée prétend avoir faites" (p 132) infléchit sa démonstration surtout quand il lâche : "Il se sert de trucs psychologiques, en plus de toutes les raisons intellectuelles qu'il a à offrir. Ces trucs marchent très bien, ils le mènent à la victoire. Mais ils obscurcissent la nouvelle attitude qui est en train de se former avec l'expérience; et ils repoussent pour des siècles la construction d'une philosophie raisonnable." (p 85) où Feyerabend avoue implicitement qu'il y aurait un progrès vers lequel tendrait une philosophie raisonnable "mais les trucs" de Galilée nous empêcheraient d'y parvenir. La fin du livre nous confirme explicitement cette tendance. Après avoir étudié le mode de représentation de l'art grec archaïque, Feyerabend retrouve le ton du maître et développe sa façon d'aborder les sciences, en suivant des étapes et en respectant des règles : "Le lecteur doit prendre note de la méthode qui a été utilisée pour établir les particularités de la cosmologie archaïque. En principe, cette méthode est celle de l'anthropologue étudiant l'image du monde d'une association de tribus." (p 280) Les pages qui suivent sont parmi les plus intéressantes du livre, elles décrivent et tirent des leçons du livre de Events-Pritchard sur les Nuers. "L'examen des idées clé passe par plusieurs étapes, aucune d'entre elles ne menant à une parfaite clarification. Ici le chercheur doit exercer un contrôle ferme sur son désir de clarté immédiate et de perfection logique. Il ne doit jamais essayer (sauf en tant qu'aide temporaire pour de nouvelles recherches) de rendre un concept plus clair que ne le suggèrent les matériaux étudiés, car il leur appartient, et non à l'intuition logique du chercheur, de déterminer le contenu des concepts." (p 281) Éloquent retour à la méthode où P. Feyerabend retrouve le goût de l'ordre et nous rappelle finalement, contrairement à ce qu'il disait au début de son livre, que tout n'est pas bon pour la science.

septembre 2005

1) *Dialogue sur les deux Grands Systèmes du Monde*. Galileo Galilei. Éditions du Seuil, collection Points.

2) *Contre la Méthode*. Paul Feyerabend. Éditions du Seuil, collection Points.

## **Le papier sans mémoire**

La firme Rank Xerox vient de présenter au public un nouveau papier qui s'auto-efface en une journée. Ce nouveau produit qui répond officiellement à un souci d'économie de papier devrait aussi renouveler la façon de poser "le problème des nouvelles technologies" comme disent ceux qui s'inquiètent de la qualité des nouveaux supports d'enregistrement et de la pérennité des documents. A l'encontre de l'actuelle obsession de sauvegarde du patrimoine, cette invention devrait orienter notre attention sur ce que nous acceptons de voir disparaître dans la journée. Beaucoup plus radicalement que le post-it toujours repositionnable et qui finit parfois comme marque-page dans les livres, ce papier sans mémoire devrait mettre en évidence la frontière que nous voulons établir entre l'éphémère et le durable, il devrait même nous obliger à réactualiser quotidiennement cette opposition. Décider d'écrire sur ce papier, ce serait déjà savoir ce qui ne mérite pas de durer. Ce geste qui anticipe sur la valeur des choses à venir, n'a pas la même portée que celui qui consiste à mettre à la corbeille les papiers jugés inutiles à la fin d'une journée. Pour mieux apprécier la haute futilité de cette invention, imaginons un écrivain qui attend de voir s'effacer la pensée du jour qu'il vient de rédiger, comme un enfant qui attend la marée montante pour voir les vagues effacer son château de sable.

07 octobre 2007

## Les jeunes Polonais ont leurs sociologues

Remarques à partir d'un dossier sur la Pologne édité dans le Courrier International de la semaine du 18 au 24 Octobre 2007

Quand on l'interroge sur le succès du Parti Droit et Justice en Pologne, le sociologue Janusz Czapinski répond : "Les jeunes polonais sont aujourd'hui les plus conservateurs. Ils ont une grande soif d'appartenance sociale. Ce sont eux qui se sentent le plus perdus dans la société. Désormais, ils cherchent impatiemment des réponses et reprennent avidement les slogans proposés par les hommes politiques."

Dans le même dossier, un autre article intitulé : "Sociologie beaucoup de jeunes n'iront pas voter", D.Kozlenko, D.Vilczak, J. Danilevicz expliquent: « Ils sont plus de 2 millions de jeunes Polonais à avoir quitté le pays ces dernières années. Selon le ministère de l'émigration britannique, ils sont 600 000 à vivre à Londres[...] Ils n'aiment pas la politique et encore moins celle que l'on pratique en Pologne. [...] Parmi les jeunes gens de leur âge restés au pays, bon nombre pensent comme eux. Ceux qui sont nés autour de 1989 (date de la chute du communisme) se fichent pas mal de toutes les révélations sur les services secrets, les dossiers et les conflits polono-russes. »

Manifestement, ces auteurs ont des points de vues opposés ou alors, ils n'observent pas les mêmes jeunes. Est-ce qu'en Pologne, chaque sociologue aurait ses jeunes, comme en France les philosophes ont "leurs pauvres" pour reprendre le titre d'un livre de J. Rancière ? Dans ce livre, celui-ci cite Sartre : "De ma fenêtre, je vois un cantonnier sur la route, un jardinier qui travaille dans un jardin. Entre eux, il y a un mur surmonté de tessons de bouteilles qui défend la propriété bourgeoise où travaille le jardinier". En isolant le comportement des jeunes, les sociologues polonais n'élèvent-ils pas eux aussi des murs entre les sujets qu'ils observent ? Les jeunes devenant alors leur objet. D'autres observateurs qui ont plus de recul relèvent bien des clivages dans la société polonaise mais pas au niveau des générations. Wiedza I Zycie souligne les hésitations maladroitement des Polonais, en général, entre l' OTAN et l' UE par exemple. Eva Thomson, polonaise enseignant aux États Unis met en évidence une autre contradiction : "nous produisons des mythes sur le passé glorieux de la nation" mais en même temps "nous copions avec zèle tous les produits culturels de nos nouvelles puissances tutélares". Par ailleurs, tous les Polonais, y compris les jeunes qui vivent à Londres ont manifesté leur deuil à la mort de Jean-Paul II. Ces quelques remarques suffisent à remettre en cause la validité de cette ligne de démarcation tracée entre deux générations même si nos sociologues peuvent encore trouver des faits qui illustrent leur point de vue respectif. Le premier nous montrera un jeune portant un T-shirt patriotique orné du traditionnel aigle blanc couronné, l'autre le contredira avec des statistiques confirmant que les personnes âgées sont les principaux électeurs de l'extrême droite. Chacun pourra cueillir des informations dans la société polonaise pour conforter son point de vue, pour entretenir une opposition, pour continuer à contempler la réalité vue de sa fenêtre.

21 octobre 2007

## Silence, on tourne en rond

Dans le Monde des Livres du 19 Octobre, l'auteur du livre "Gomorra" Roberto Saviano nous informe qu'il s'est inspiré du genre "nonfiction novel" de Truman Capote. "J'ai utilisé la liberté et l'indiscipline du roman en les croisant avec la rigueur des statistiques, des archives, des analyses sociologiques. Sous cet angle, la littérature cesse d'être une fuite de la réalité."

Dans son enquête, l'auteur découvre notamment à propos de ses personnages réels de la mafia napolitaine que "leurs histoires ont des caractères épiques et eux-mêmes essaient en permanence d'alimenter leur propre mythologie en la construisant souvent sur des images de cinéma." "Les boss se font construire des villas comme dans Scareface et les femmes de la Camorra s'habillent comme dans Kill Bill."

L'édition du livre atteint presque les 900 milles exemplaires en Italie, il donne même lieu à un film actuellement en tournage. Cela devrait répondre aux attentes des lecteurs qui, selon Fabio Gambaro auteur de l'article : "au-delà de l'envie de comprendre, ont été sensibles à la fascination trouble dégagée par cet univers sombre et violent". Ce film pourrait d'ailleurs avoir un tout autre intérêt, il devrait apaiser la colère des parrains visés dans le livre en leur offrant de nouvelles images cinématographiques avec lesquelles ils pourront "alimenter leur propre mythologie" comme dit R. Saviano. Les décors du film pourrait leur proposer de nouveaux modèles de villas ainsi qu'à leurs femmes de nouvelles collections de vêtements. Belle boucle. Roberto Saviano a beau préciser "Je n'ai rien écrit de nouveau, tout était déjà connu", le journaliste le maintient malgré tout dans un rôle héroïque : "il a brisé la loi du silence", c'est sans compter sur Matteo Garrone, le réalisateur du film, qui devra l'imposer de nouveau sur le plateau. Silence, on tourne en rond.

29 octobre 2007

## **40 mètres ou 37 mètres**

Un arrêté datant de 1978, contraint toutes les communes de France à respecter une règle d'urbanisme qui honore la morale laïque : elles doivent veiller à maintenir une distance d'au moins 40 mètres entre une église et le bistrot le plus proche. A Paris, il a été voté récemment une loi qui limite la hauteur des immeubles à 37 mètres. Apparemment sans rapport, ces deux lois pourraient néanmoins permettre de sauvegarder deux de nos plus belles traditions entretenues par une même noble aspiration : communier autour d'un verre de vin.

Il faudrait pour cela imposer aux architectes de bâtir des cryptes sous les parkings des tours, 2 étages au moins sous terre et placer un café impérativement au dernier étage, pour obtenir les 40 m de distance imposés par la loi. Ou inversement, enterrer les boîtes de nuits sous les parkings pour pouvoir élever de jolis campaniles au sommet des tours.

03 novembre 2007

## **La solitude du satellite géostationnaire**

« Allô chérie, on vient de passer la gare de Saint-André-le-Gaz, tu peux mettre le poulet au four. » Cette tendre injonction formulée avec juste assez de passion pour réveiller tous les voyageurs du train qui arrive à Grenoble, pourrait être interprétée comme un signe révélateur d'une société bien réglée où chacun joue fidèlement son rôle. Mais non, au lieu de me réjouir de ce parfait état des choses, je me sens pris soudain d'une compassion pour les satellites géostationnaires qui transmettent toutes nos communications téléphoniques. Je les imagine isolés dans la froideur du vide, accablés par la misère humaine, l'antenne toujours orientée vers le même lopin de terre d'où s'élève une odeur de graillon.

23 septembre 2008

## Puissance des images

Extrait de l'article intitulé « Cildo Meireles *Bifurcations* », de Paulo Herkenhoff et publié dans Artpress janvier 2010 :

"Meireles est à la recherche de rencontres qui n'ont pas eu lieu entre les cultures et les champs de connaissance. *Mission/Missions: comment construire des cathédrales* (1987), par exemple, est une sorte de machine cannibale dont le plafond composé de 2000 ossements, flotte au-dessus d'un sol jonché de 600000 pièces de monnaie. Os et pièces sont reliés par une fine colonne composée de 800 hosties reliées les unes aux autres par des perles."

Commentaire de l'auteur : "Cette esthétique néo-baroque associe plusieurs aspects du colonialisme : l'expansion du capital, l'idéologie (la religion) et le génocide."

Ouf !

Quand P. Herkenhoff disait que l'artiste cherche à « relier des cultures ou des champs de connaissance », on ne s'attendait pas à ce que celui-ci se contente d'une solution aussi littérale ni d'un usage aussi primaire de la métonymie pour poser avec une désespérante naïveté: os = génocide ou pièces de monnaie = expansion du capital. J'ai honte de rappeler qu'un sol de pièces de monnaie peut évoquer simplement la richesse, les trésors, l'argent, toutes choses bien antérieures à la notion de capital. A moins que l'artiste s'adressant à notre âme d'enfant, ne veuille évoquer la fortune de l'oncle Picsou.

Encore bien disposé avant de lire l'article, je pensais que l'installation *Mission/missions* voulait porter en dérision la manière dont la culture occidentale concevait et "construisait des cathédrales", la manière dont elle mettait en scène les objets de son adoration (on pense évidemment au Veau d'Or). Pas du tout. L'artiste tient à faire des liens et met toute son énergie dans de "puissantes métaphores" nous dit son critique: « *Tiradentes: totem monument aux prisonniers politiques* (1970) est le titre d'une action où il mit le feu à des poules attachées à un poteau... ». Devinez pourquoi : « ...en référence aux bonzes qui s'immolaient par le feu afin de protester contre la guerre au Vietnam". Voilà ce que P. Herkenhoff appelle : « élaborer des stratégies de communication assez subtiles ».

... Contre toute attente, l'article se termine bien et sur une note réellement politique cette fois. Il faut dire qu'il n'est plus question d'une "esthétique néo-baroque" mais de l'art concret brésilien des années 60 et plus particulièrement du *Cubocor*, monochrome pictural rouge d'Aluisio Carvão, artiste que Meireles admire particulièrement. Le critique dévoile les manipulations d'un "historicisme eurocentrique" qu'on retrouve jusque dans un catalogue récent de l'artiste : « Guy Brett, qui étudie pourtant l'art du Brésil depuis 1964, calque le paradigme minimaliste des cubes de Carl André, Donald Judd ou Sol Le Witt sur les œuvres de Meireles.» Oui, P. Herkenhoff a raison de le rappeler, c'est la nation dominante qui écrit l'histoire; cette opération est récurrente et le groupe Gutaï par exemple, même avec les quelques expositions qui ont cherché à le redécouvrir, subit encore la même sous-évaluation que d'autres avant-gardes non américaines des années 60 .

J'ai bien fait de finir de lire l'article. Ce n'est pas une mince leçon de constater qu'on peut finalement avoir un point de vue politique en art à condition de se délester des gros symboles de père missionnaire qui voudrait convertir la foule.

09 janvier 2010

## **Un arc-en-ciel dans des vapeurs alcoolisées.**

Traduction d'un extrait de l'article de Douglas Kahn à propos de *Semiconductor's magnetic movie*.

« En 1744, en Suède, une petite expérience a été conduite pour reproduire les causes sous-jacentes des Aurores Boréales dans un laboratoire, ou plutôt dans ce que nous appellerions aujourd'hui une chambre. Un petit trou dans un volet « de la taille d'un pois » laisse passer un rayon de lumière qui est réfracté dans un prisme. La petite bande de lumière décomposée en couleurs du spectre est alors dirigée dans une zone d'air turbulent créé au-dessus d'un récipient d'alcool (aquavit) chauffé. L'image produite était portée sur un écran un pied plus loin et ressemblait à ce qui était vu dansant dans le ciel pendant les longues nuits suédoises, un loisir naturel sublime dans la réelle préhistoire du cinéma.

L'expérience conclut que les Aurores Boréales étaient causées par la réfraction de la lumière à travers des vapeurs volatiles. Distendre un arc-en-ciel à travers une vapeur éthylique n'a peut-être pas été la reproduction d'une Aurore Boréale la plus exacte scientifiquement, mais elle a été « la plus belle des choses qui ont eu lieu dans une chambre noire...des rayons lumineux jaillissant se transformant en voiles colorés, changeant sans cesse de position entre eux, les uns contre les autres. L'écart de grandeur d'échelle entre l'atmosphère terrestre et la miniature réalisée en laboratoire était sans doute toléré (greased) grâce à la consommation de l'alcool restant, non utilisé pour la poursuite des expériences. »

Je m'étais déjà formé une certaine idée de l'expérience scientifique au 18ème siècle grâce à D'Alembert, Georg Lichtenberg ou Benjamin Franklin. Je me réjouis d'apprendre que cette constellation des premiers expérimentateurs très inventifs s'étendait jusqu'aux plus austères contrées du Nord.

31 juillet 2010

## Une insistante légèreté.

*Ces choses-là*, Marianne Alphant éditions P.O.L.

L'auteure a pris le parti de nous faire visiter le 18<sup>ème</sup> siècle en sautant de « petits détails qui font la vraisemblance » en « petits riens qui sont tout », « de petites choses raffinées » en « petits faits affolants », de « petites choses de rang » en « choses infimes », toutes « ces choses-là » dont Sade a besoin pour « s'étourdir sur sa situation » [de prisonnier]. La lecture du livre est d'abord une promenade plutôt plaisante mais, sans doute pour réactiver des considérations sur la légèreté qui ont tendance à s'épuiser dans des énumérations de tissus, de parfums, et d'essences exotiques, Marianne Alphant a cru bon d'introduire un dialogue, une querelle avec « madame l'Histoire ». Contre l'ordre, contre le « goût de la mort » de l'Histoire, elle peut ainsi mieux revendiquer « le papillotage » et le libertinage du siècle volage. Mais quand l'auteure reproche à l'Histoire d'être « claustrante », elle oublie qu'elle même confine le 18<sup>ème</sup> siècle dans des cabinets et des boudoirs. Bien qu'elle reconnaisse que grâce aux navigateurs, « le monde ne cesse de s'agrandir », « qu'il se déplie », elle se complaît dans des pavillons si bien isolés qu'elle « entend bourdonner guerre d'Amérique, ministère Turgot, parti autrichien, crise monarchique... ». Elle réduit le caractère de ce siècle à une alternance de termes entre « l'adorable et le terrible », et nous révèle ce qui pourrait être la raison de son livre : « On voudrait parler de la légèreté d'un siècle et c'en est l'envers sombre qui revient ». Et le livre ne faisant que des allers-et-retours entre les alcôves, les prisons et les jardins, réduit finalement le 18<sup>ème</sup> siècle à un petit objet très circonscrit comme une médaille accrochée à un ruban dont une face célèbre les raffinements aristocratiques et dont l'envers sombre dévoile la guillotine. Néanmoins quelques « petits faits affolants » ont suscité ma curiosité. Le livre nous révèle : « l'exhumation des corps des rois de France dans la cathédrale Saint-Denis », et « les remarques, ces signes que les mères laissaient sur les langes des enfants qu'elles abandonnaient », mais ce ne sont vraiment que des détails comparés aux nombres de pages consacrées à Casanova ou Watteau. En toute liberté, l'auteure affiche ses affinités et ses lieux de prédilections mais je me suis senti trop à l'étroit dans son 18<sup>ème</sup> siècle ayant l'habitude de le parcourir suivant un autre pas. Oui, la légèreté, oui le futile, à condition de les contrebalancer avec la naissance de la science par exemple, non pas en faisant une opposition mais une alliance de ces deux termes. La grande figure du 18<sup>ème</sup> ne serait plus alors Casanova ni Sade mais Benjamin Franklin qui, dans le livre de M. Alphant n'est qu'un spectateur venu voir les montgolfières. Ce personnage n'est pourtant pas qu'un simple figurant dans le 18<sup>ème</sup>. On sait qu'il a participé à la rédaction de la constitution américaine et néanmoins cela ne l'a pas empêché de maintenir une curiosité d'enfant sur le monde. On connaît son expérience du cerf-volant grâce à laquelle il a pu déterminer la nature électrique des orages qui révèle le joueur, et en même temps l'expérimentateur. Charles Tanford, dans son livre *When Ben stilled the waves* a trouvé une belle formule qui résume l'esprit Benjamin Franklin et qui pourrait être la devise du 18<sup>ème</sup> siècle: « Delight and wonder ». Delight contient les caractères du 18<sup>ème</sup> : les plaisirs, les délices, l'enchantement et wonder contient le sens du merveilleux et à la fois celui du questionnement et de la méditation. En continuant de ce pas, je peux retourner dans un salon français voir, par exemple, la peinture de Chardin intitulée *L'enfant au toton*. Oui, un enfant joue, oui, le sujet de cette peinture semble puérile, loin des sujets historiques ou mythologiques mais on observe que l'enfant ne manifeste aucune joie apparente et que son attention est concentrée sur la toupie se maintenant debout grâce à sa vitesse. Avec son jeu futile, l'enfant fait l'expérience de la gravité. La même tension entre le léger et le grave ressort de la peinture intitulée *La bulle de savon* ou *Le château de cartes*. Ce double caractère n'est pas sans rapport avec la formule employée par André Breton pour présenter Georg Lichtenberg: "En lui, l'homme de l'expérience (professeur de physique à l'université de Göttingen), vit dans la plus parfaite intimité avec le rêveur". Mais le

fait que ce penseur ne soit représenté que par une trentaine d'aphorismes dans *L'anthologie de l'Humour noir* nous prive de sa vraie dimension intellectuelle. Le grand absent du livre de M. Alphand est bien Georg Lichtenberg dont les pensées réunies dans ses cahiers de brouillons tout au long de sa vie constituent une véritable anthologie des détails, des choses infimes où s'entremêlent de multiples sujets, des plus futiles aux plus graves qu'il traite avec la même légèreté. G. Lichtenberg à qui l'on confie de hautes charges (il a été entre autre, le précepteur d'un des fils du roi d'Angleterre), se donne comme exercice : « Décrire chaque jour une chose : un paysage, un caractère, un visage, une pièce, une ville, un ménage, etc... » . Reconnu pour ses travaux sur l'électricité, il note dans ses cahiers : « Mes questions sur la physique pourraient être nommées des legs. On lègue bien des bagatelles » . Sa façon de parler de la Révolution Française montre bien la distance qu'il entretient avec les choses graves : « Maintenant coule en France le vin des martyrs » ou encore « Habituellement on cherche à changer les opinions sans toucher les têtes ; en France, à présent, on coupe au plus court : on emporte et les opinions et la tête. » Pendant plus de 30 ans, le « génial bossu » a décrit ou commenté tous les événements que son insatiable curiosité lui permettait d'observer. Entre les « 62 manières d'appuyer la tête sur son coude » et la liste des bruits entendus à la fenêtre d'une cabane de jardin, il prend encore le temps d'attribuer un nom à chacun de ses chaussons. Il faudrait réécrire son livre pour vraiment rendre compte de la multiplicité de ses observations et de la richesse de ses réflexions. En français, nous ne disposons que du quart des pensées écrites par G. Lichtenberg, cela n'est pas sans incidence sur son identification ou plutôt sur sa sous-estimation dans le 18ème siècle européen. Les éditions Corti ont édité sous le titre *Le miroir de l'âme*, 2100 de ses pensées sur les 8100 qu'il a écrites, la 4ème de couverture du livre précisant qu'il s'agit d'un « florilège ». Voilà bien le problème et la source de la méconnaissance des écrits de G. Lichtenberg. L'auteur de la traduction n'a retenu que ce qui avait déjà touché ses illustres lecteurs, par exemple on trouve bien les textes concernant les rêves et les gestes manqués dont Freud et Breton admiraient la subtilité, il y a bien ses notes sur Kant et aussi ses critiques de Lavater. Mais ce choix éclairé inscrit G. Lichtenberg dans les champs de réflexions des penseurs qui ont bien voulu le reconnaître et ne rend pas compte d'une dimension essentielle et si particulière de son oeuvre : la permanence de son état de veille sur le monde qui l'entoure et l'insistante légèreté avec laquelle il aborde les événements quotidiens. Pour lui, les « bagatelles » ne sont pas des accessoires nécessaires pour « s'étourdir d'une situation » inconfortable, elles ne sont pas l'envers réjouissant d'un réel qui serait grave, elles constituent son mode d'existence. En dépassant l'opposition futilité / gravité, il trouve la condition pour pouvoir papillonner entre le paratonnerre et l'échafaud, entre la cour d'Angleterre et les cabanes de jardins, entre la courbe brachystochrone et le vol des oiseaux.

18 juin 2013

## Deux almanachs du 18ème siècle.

On sait que Ben Franklin a inventé le paratonnerre et que Georg Lichtenberg s'est chargé de divulguer cette invention dans son pays. Parmi les nombreuses activités de ces deux savants que j'ai déjà associés dans un texte concernant le 18ème siècle, je découvre qu'ils ont édité et rédigé pendant plusieurs années chacun dans leur ville, un almanach. *Poor Richard's Almanack* était le titre de l'almanach édité à Philadelphie par B. Franklin, et *Göttingisher Taschen Kalender*, l'almanach édité par G. Lichtenberg.

Cette heureuse rencontre me permet de préciser mon choix de ces deux personnages comme représentants du 18ème. Elle me permet de sortir d'une exclusive qui oppose d'un côté Les Lumières et la prétention de régler les savoirs dans une représentation systématique, et de l'autre côté, les superfluités aristocratiques et le désir de se consommer dans des sensations futiles. Les almanachs sont de merveilleux bazars où se côtoient le calendrier des lunes, des dictons populaires, toutes sortes d'informations pratiques (tableau de distances entre les villes, taille des arbres fruitiers) et suivant la fantaisie et les implications personnelles de chaque auteur, des réflexions sur le monde contemporain (pamphlet de G. Lichtenberg à propos de Lavater) ou des jeux mathématiques donnés par B. Franklin.

Les almanachs ne manifestent aucune hiérarchie dans les savoirs et sont ici créés par des « citoyens » avant l'heure, soucieux de vulgariser les connaissances (*Poor Richard's* est vendu à 10 000 ex.), par des esprits rationnels attentifs aussi bien aux anciennes croyances concernant les dates des semis en rapport avec les lunes qu'aux dernières découvertes de Volta.

On est bien loin des principes universalistes dominateurs dont les philosophes chargent le 18ème siècle quand il veulent en faire la critique. J'y vois plutôt les signes avant-coureurs de la volonté de vulgariser les savoirs chère à la « république des instituteurs » avec ses grandes figures comme Camille Flammarion, Élisée Reclus ou Henri Fabre.

19 juillet 2013

## Simon Hantaï.

Faut-il encore en 2013, soumettre les œuvres des artistes français aux critères, aux filtres de l'art américain pour qu'elles soient reconnues internationalement ?

Hélas oui. Carter Ratcliff exécute cette sale besogne dans le supplément d'*Art Press* de Juin 2013, dédié à Simon Hantaï. Après avoir attribué au peintre français la mention bien pour le "all-over" et une mention passable pour le "process", il se lance dans cette comparaison :

« Les photographies reproduites en sérigraphie de Warhol sont tout aussi mécaniques que le mode de fabrication que Morris et Judd ont délégué à des usines, et celui-ci est comparable à la technique du pliage d'Hantaï. En remplaçant les méthodes traditionnelles de l'atelier par des méthodes qui n'impliquaient plus l'intervention de la main, ces Américains ont évacué l'aura de l'objet unique qui renvoyait à un au-delà, l'aura de l'objet fait à la main ; c'est aussi le cas de la méthode du pliage d'Hantaï. La différence est qu'Hantaï a créé ses peintures dans son atelier en utilisant les matériaux familiers du peintre. »

Manifestement, C. Ratcliff ne s'est pas relu ou alors, il pratique une très haute ironie. Reprenons, selon lui, la méthode du pliage de Hantaï ressemblerait aux méthodes de ces artistes américains des années 60, à cette différence près qu'il fait exactement le contraire sur tous les points : il cultive le travail fait-main, il entretient la pratique de l'atelier et il utilise les matériaux traditionnels de la peinture.

Je pourrais citer également la comparaison avec Robert Smithson, tout aussi intenable mais je préfère retourner travailler dans mon garage.

08 août 2013

Un article écrit par Molly Warnock vient de paraître dans le numéro d'octobre de la revue *Artforum* à propos de l'expo de Simon Hantaï. En voici un extrait : « Incompréhensible seulement comme un nouvel avatar du « all over » pollockien, ces peintures posent une question ouverte concernant la place laissée à la peinture à l'époque de la modernité laïque ... Sa relation traditionnelle incluse dans un contexte primitivement catholique. »

Il faut que ce soit une revue américaine qui pose les bonnes questions à propos de la peinture de Hantaï. En effet, comme me le rappelait Matthieu Provansal, une oeuvre manifeste du peintre *Écriture Rose* était une toile sur laquelle était recopiée la Bible à la main. La considération de ce seul fait pourrait déjà orienter l'analyse vers des questions sur « le dévoilement » par exemple, sur la place du blanc dans la toile etc...

17 octobre 2013

**Durite, l'autre nom de l'érudit qui se la pète.**

## **Eugène Viollet-Le-Duc géographe.**

Nous connaissons Eugène Viollet Le-Duc comme architecte restaurateur des cathédrales et des châteaux-forts du Moyen-Age. Les musées nationaux ont édité son *Encyclopédie du Monde Médiéval* (dont le 2ème tome est consacré à la description de toutes les techniques de l'époque). Nous connaissons moins Viollet Le-Duc comme géologue et géographe qui a arpenté, littéralement, le massif des Alpes pour en faire la documentation la plus riche et la carte la plus précise en son temps.

Dans son ouvrage, (dont rend compte le livre intitulé *E. Viollet Le Duc et le massif Mont-Blanc, 1868 . 1878* Éditions Payot Lausanne), il manifeste un point de vue très original en considérant les massifs montagneux comme « vastes laboratoires ». Curieusement, ce sont ses connaissances d'architecte-constructeur et sa fréquentation assidue des ruines qui vont lui servir de méthode pour la description et même la « reconstitution » des massifs et des glaciers alpins. Très au fait des récentes théories de la géologie suivant lesquelles la terre a subi d'importants changements climatiques, les paysages étant alors en continuelle évolution, il va observer et relever toutes les traces qui témoignent aussi bien des déplacements des glaciers que de l'érosion des « appareils alpins » comme il dit.

Sur le terrain, il exploite alors toutes les ressources du dessin qui peut être « descriptif, analytique, heuristique ou synthétique » et on pourrait même ajouter « rétrospectif » puisqu'il a dessiné des glaciers dans un état qu'ils avaient pendant la dernière période glaciaire et puisqu'il a reconstitué l'état antérieur des Aiguilles de Chamonix par exemple, convaincu que les roches « se ruinent » suivant un modèle géométrique.

16 janvier 2015

## "De quelques viols légaux"

« Disons, à l'excuse de l'Église, qu'elle ne bénit le viol que si le délinquant s'engage, par aveu public, belles écritures et amende honorable, à le faire suivre de plusieurs autres, qui, eux ne seront plus des viols, et à ne plus souiller, le reste de ses jours, de nouvelles victimes. »

Alfred Jarry, Juillet 1902 *De quelques viols légaux*, in *La Chandelle verte*. Ed. Le Livre de Poche. Pour traduire l'ironie et le second degré de Jarry qui ne sont peut-être pas bien appréciés à leur juste valeur aujourd'hui, on doit comprendre que l'homme pouvait de nouveau violer sa victime en toute impunité à condition que l'Église garantisse que cette relation ait lieu dans le cadre du mariage. Autrement dit le viol n'était pas considéré comme un délit et encore moins comme un crime. Cette loi, qu'on a longtemps préféré classer dans la catégorie des vieilles coutumes du Moyen-Age, n'a en fait, jamais perdu de son actualité. Au contraire, de nombreux événements contemporains en témoignent, par exemple : « Les députés marocains ont voté ce soir en faveur d'un amendement du code pénal afin que l'auteur d'un viol ne puisse plus échapper à la prison en épousant sa victime, deux ans après un fait divers qui avait suscité un vif émoi, a-t-on appris de sources parlementaires. » (site du *Figaro* 22 Janvier 2014).

Depuis Jarry et la *Revue Blanche*, il semble qu'on ait perdu l'esprit critique des milieux anarchistes de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Alors que les O.N.G. se préoccupent plutôt de la souffrance de la victime et de la condition de la femme dans nos sociétés, Jarry lui, pointe « l'incohérence de la Justice » comme il le dit plus loin dans son article. On peut comprendre évidemment que les nombreux témoignages des femmes mariées violées suscitent d'abord la compassion et poussent les militants à sauver au plus vite ces femmes de leur conditions intolérables. Mais avec Jarry on doit remettre en cause les valeurs (croyances religieuses, code de l'honneur ...etc) qui veulent donner un cadre respectable aux viols commis sur les femmes au nom de la tradition.

Au moment où le pape François dénonce une « guerre mondiale contre la famille et le mariage », il était bon de rappeler la surprenante tolérance de l'Église quant à l'application de ses saints sacrements, en fonction des circonstances. Et puisque le Pontife veut défendre un point de vue mondial, il peut se rassurer en constatant que d'autres chefs religieux se chargent depuis quelques décennies de rétablir le mariage sous sa forme la plus intégrale.

3 octobre 2016

## **"Le primitif qui tire sur tout ce qui lui est étranger"**

« Lors d'un survol en hélicoptère d'une région de l'état de l'Acre (Brésil) à proximité de la frontière péruvienne, le photographe Ricardo Stuckert a aperçu par hasard les membres d'une tribu isolée qui n'a jamais eu aucun contact avec le monde industrialisé. L'ancien photographe du président Lula en a profité pour les mitrailler avec son appareil photo. »...  
...« Ces derniers ont d'ailleurs décoché une série de flèches en direction de l'appareil. Ils sont très, très primitifs et ils tirent contre tout ce qui ne leur est pas familier a précisé Ricardo Stuckert. »

Extrait de 20 minutes, publié le 30-12-2016.

De sa position dominante et derrière son puissant objectif, le photographe manque manifestement de recul. Il est incapable d'analyser sa propre attitude et son propre langage. Ici, il ne se rend même pas compte qu'il reproduit exactement le comportement qu'il dénonce chez le « primitif, très primitif qui tire sur tout ce qui ne lui est pas familier ». Cette formule reprend mot pour mot la plus stéréotypée des attitudes du photographe qui shoot spontanément sur tout ce qui lui paraît exotique. On pourrait en rester à cet effet de miroir tristement comique si l'article ne voulait nous faire croire que l'action du photographe peut contribuer à la sauvegarde des tribus menacées (grâce à ses accointances politiques sans doute). Mais les bonnes intentions ne résistent pas à la rhétorique qui nous le montre comme un vaillant découvreur en train de « mitrailler » ceux qui lui sont étrangers, contre le gré de ceux-ci.

30 décembre 2016

## **Un vide juridique qui fait le plein des coffres.**

"Les Wildenstein étaient poursuivis pour avoir domicilié fiscalement en France, menti sur un patrimoine estimé à plusieurs milliards d'euros en immobilier et en tableaux de maîtres."... "Le Parquet avait requis 4 ans de prison dont 2 avec sursis et 200 millions d'euros d'amende contre le principal héritier Guy Wildenstein."...

"Le président a néanmoins expliqué sa décision de relaxe par des lacunes de l'enquête et des déficiences législatives en matière de lutte contre la fraude fiscale"

Dauphiné Libéré, 13-01

On ne le dit pas assez, la France est un paradis fiscal pour les grandes fortunes qui peuvent tirer profit de quelques « déficiences législatives » finalement assez peu exploitées. Les tribunaux disposent d'un arsenal de lois pour pénaliser les petites frappes de quartier ou les bergers qui abritent des réfugiés en Haute-Savoie mais ils sont complètement démunis en matière de fraude fiscale concernant les très gros patrimoines. C'est ballot.

13 janvier 2017

## **L'amour du fait-main.**

L'article intitulé *Arpin l'Amour du Fait-Main*, paru dans le Dauphiné Libéré du 14 Octobre 2017, est illustré par une photographie d'un atelier de tissage qui a retenu mon attention. En avant-plan, on voit un ourdissoir datant de 1890 nous précise une petite vignette incluse dans la photo et en arrière-plan, une jeune femme qui surveille les opérations, les mains posées sur les fils qui passent entre les machines. Dans cet article, on apprend que le produit phare de la maison, le drap Bonneval est fabriqué avec de « vénérables métiers à tisser » et des « machines classées monuments historiques ». Où l'on comprend que des machines datant de plus d'un siècle certes, mais des machines tout de même, n'empêchent pas l'entreprise qui les utilise de revendiquer « le goût du fait main ». Ce paradoxe m'a d'autant plus frappé que le métier à tisser est reconnu historiquement comme la première machine-outil, le premier signe de la mécanisation du travail humain qui entraînera avec l'invention de nouvelles énergies, le développement industriel des textiles. Ainsi, des machines isolées sur un fond de carte postale, ici un village savoyard, sont devenues si familières et vénérables avec les ans, qu'on en oublie qu'elles ont supprimé des gestes, des techniques bien manuelles comme le filage avec le rouet par exemple. L'entreprise a beau mettre en avant qu'il y a encore 14 étapes manuelles dans sa production pour garantir l'estampille « tradition », il n'en reste pas moins que les étapes décisives de la fabrication de son drap, c'est-à-dire, le cardage, le filage et le tissage sont entièrement mécanisées. On apprend également dans cet article que ce qui caractérise le drap dit de Bonneval c'est d'abord la qualité de la laine provenant de la toison des moutons élevés en altitude dans le massif de la Tarentaise et du Val d'Aoste. Quand on connaît le chiffre d'affaires actuel et la progression de la production de l'entreprise, on se demande si la quantité de laine produite peut encore provenir exclusivement de cette région.

9 novembre 2017

## **La pulvérisation des records.**

Dimanche dernier, le record du tour du monde sur multicoque en solitaire était battu d'une semaine (durée du tour : 42 jours). L'ancien record qui date seulement de l'année dernière pulvérisait lui-même l'ancien record... Le même jour, un skieur français et une skieuse française gagnaient chacun une médaille d'or au championnat du monde de biathlon. Et, dans la foulée, l'équipe de France féminine de hand-ball devenait championne du monde en battant la Norvège en finale.

Panique dans les salles de rédaction ; les unes de journaux et le temps imparti aux sports pendant les journaux télévisés ne peuvent plus donner la première place à toutes ces informations en même temps. La plus haute marche du podium est encombrée par une foule de champions. La multiplication des événements sportifs, donc des victoires et des records restreint l'attention qu'on accorde à chacun d'eux alors qu'ils devraient être amplifiés et vécus comme des faits exceptionnels. En ajoutant à cela, la récente popularité des équipes féminines et la reconnaissance du handisport, c'est notre calendrier lui-même qui va manquer de jours pour accueillir toutes les manifestations sportives. Bientôt des exploits seront annoncés quotidiennement créant un train de petites annonces de faits extraordinaires qui vont se fondre dans notre ordinaire. On assiste peut-être à la naissance d'une nouvelle ère où même les plus grands sportifs ne sont plus assurés d'avoir leur quart d'heure de célébrité.

19 décembre 2017

## **Les trancheurs de têtes ne renoncent pas à leur habitude.**

Extrait de La Légende Dorée de Jacques de Voragine, à propos de la fête de la Chandeleur :  
« Autrefois, les Romains pour honorer la déesse Fébrua, avaient coutume, les premiers jours de Février d'illuminer la ville avec des cierges et des torches [...]. Et comme c'est toujours chose difficile de renoncer à une habitude, le pape Serge décréta que, pour donner à cette habitude là une portée chrétienne, on honorerait tous les ans la Vierge, dans ce jour, en portant à la main un cierge bénit. De cette façon, l'ancienne coutume subsistait mais relevée par une intention nouvelle ». (136)  
Ici, l'auteur nous explique clairement que les fêtes chrétiennes reprennent la forme, et suivent le calendrier des fêtes païennes « relevées par une intention nouvelle ». Plus loin, dans le chapitre consacré à St Christophe, cette disposition de la nouvelle Église vis-à-vis des anciennes coutumes prend un développement surprenant, page 365 : « Alors Christophe dit : « Je sais que c'est aujourd'hui que je vais mourir. Quand je serai mort, applique un peu de mon sang sur tes yeux et tu recouvreras la vue ! » Le roi lui fait aussitôt trancher la tête ; puis prenant un peu de son sang, il s'en frotte les yeux ; et aussitôt, il recouvre la vue. Alors le roi se convertit, reçoit le baptême et décrète que toute personne qui blasphémera contre Dieu ou contre saint Christophe aura aussitôt la tête tranchée. »

Cette sanction du roi paraît bien peu miséricordieuse, bien peu indulgente envers les brebis égarées mais on a compris que « c'est toujours chose difficile de renoncer à une habitude ». Les jugements du roi sont donc toujours dominés par l'irrésistible envie de trancher des têtes mais « relevés par une intention nouvelle » depuis qu'il est convertit au christianisme. Tous les nouveaux convertis, de quelque obédience qu'ils soient, ont bien compris cette leçon et l'ont appliquée à leur avantage. Ils ont même trouvé le moyen de réactualiser la vieille habitude sanguinaire en nous montrant fièrement sur le Net comment ils décapitent ceux qu'ils désignent aujourd'hui comme mécréants.

29 Mars 2018

## Giacomo Leopardi batailleur.

« Le style de la poésie française ne se différencie donc pas du discours quotidien ou de la prose (excepté dans quelques rares, uniformes et timides inversions et dans l'usage de la métrique – bien plébéienne et bien lourde – des rimes). Et parfois il est proprement ridicule de voir des images, des idées des sentiments sublimes éloignés de l'opinion ou de l'usage vulgaire, se plaçant au-dessus de la pratique commune etc., et des façons de penser exprimées dans des vers français comme on formulerait une démonstration de géométrie, ou comme on dirait quelque facéties dans une conversation, puisqu'en ces deux occasions, comme dans toutes les autres la langue française est à peu près la même. » p. 842

[...] L'esprit de l'écriture et du discours français se confondent donc de telle façon que l'uniformité détruit le sens même de la familiarité. Car en lisant un livre français, vous avez l'impression d'entendre quelqu'un parler et, en entendant quelqu'un parler, vous avez l'impression de le lire, de sorte que vous ne savez jamais vraiment où se situe la familiarité. p. 843

*Zibaldone*, Giacomo Leopardi. Éditions Allia.

Voilà un Giacomo Leopardi très en forme aujourd'hui, 30 septembre 1821, qui manifeste avec beaucoup de conviction son aversion pour la poésie et la langue française. Contrairement à son habitude, ses affirmations ne sont étayées par aucun exemple, lui le philologue qui ne cesse de multiplier les citations d'auteurs antiques à longueur de pages pour illustrer sa théorie sur l'évolution des racines latines dans les langues européennes. C'est dommage, car je serais curieux de savoir de quels auteurs il s'agit et le quel est visé en particulier par cette critique : « usage de la métrique -bien plébéienne et bien lourde- des rimes ». Il serait intéressant de savoir également quel personnage français il a pu rencontré qui lui aurait donné l'impression de parler comme on écrit.

Giacomo a ses humeurs. Toute la saveur qu'on peut extraire de la lecture du *Zibaldone* est là.

Aujourd'hui n'est pas le jour de la compilation. Aujourd'hui, Giacomo n'a pas l'intention de convaincre son lecteur en illustrant son propos par des exemples dont il pressent peut-être qu'ils pourraient émousser la radicalité de sa prise de position. Ses lecteurs savent bien qu'il peut être plus nuancé dans ses critiques : « ...les écrivains du grand siècle ont néanmoins un goût, une saveur de prose plus nette et plus marquée. Ils ont je ne dirais pas de l'austérité, ni même de la gravité et de la pudeur (vertus inconnues chez les Français) mais un style aussi châtié et pondéré qu'il est indispensable à la prose comme chez Madame de Sévigné, Mme de Lambert, Racine et Boileau dans leurs écrits en prose, Pascal etc. » p. 241

C'est d'ailleurs avec l'aide de Mme de Staël qu'il s'en prend aux Allemands page 856 : « Ces Allemands dont l'esprit comme dit Mme de Staël, *est presque nul à la superficie, a besoin d'approfondir pour comprendre, ne saisit rien au vol ;* »

« Quand un Allemand veut faire des théories et affirmer de grandes choses, quand il veut édifier lui-même un grand système et faire une importante innovation en philosophie ou dans l'un de ses domaines particuliers, j'oserai dire que généralement, il délire. » p. 857

« Les Allemands rampent toujours aux pieds de la vérité » P. 858

Les commentateurs du *Zibaldone* nous ont trop habitués à une image de G. Leopardi mélancolique, voir souffreteux. Il est bon de le voir aussi batailleur, croisant le fer avec les plus grandes nations. C'est heureux car je commençais à m'inquiéter de sa santé et je craignais qu'il n'ait plus assez de force ni de passion pour pouvoir écrire les 1200 pages restantes. Je suis rassuré, après avoir remis un peu d'ordre dans l'Europe, voilà notre auteur requinqué prêt à défendre de nouveau, la langue italienne.

30 avril 2019

## Des traces de dinosaures au plafond.

« Les larges empreintes [de pas des dinosaures] se sont d'abord imprimées sur une plage boueuse, puis un dépôt carbonaté les a remplies et recouvertes. La solide strate calcaire résultante est restée en place après que la circulation des eaux souterraines eut achevé d'emporter la couche argileuse issue de la plage moins résistante. Ce processus d'érosion explique la formation, sous le causse Méjean [...] d'une salle dont le plafond est orné de contre-empreintes de sauropodes »  
page 10 Pour La Science juin 2020

L'auteur de l'article, J-D Moreau emploie spontanément l'expression « plafond orné » comme on parle de grottes ornées. Difficile d'y échapper. Si je prenais l'expression au pied de la lettre, je devrais considérer dorénavant que les dinosaures sont les premiers décorateurs de grottes de la planète et non pas, comme je le croyais, les ours et leurs griffades. Cette découverte produit un vertigineux changement dans notre échelle de temps. Si on admet que les premiers plafonds ornés ont été réalisés il y a plus de 150 millions d'années, les décorations magdaléniennes deviennent alors, quasiment contemporaines de notre époque, comme je le presentais dans mon article *Bara Bahau, La Main Grave la Main*.

\*

Sous le causse Méjean, se superposent donc deux couches d'émerveillement : un phénomène naturel doublement inversé. D'abord le moulage positif des pas « en ronde-bosse », nous dit l'article, et puis, l'aspect le plus spectaculaire de ces moulages situés sur ce qu'il faut bien appeler un plafond. Et peut-être un troisième sujet d'émerveillement qui est à la base des deux premiers, le phénomène géologique lui-même. Quelle surprise de voir cette énorme « dalle » très lisse (la surface de la plage boueuse) qui tient au-dessus de nos têtes alors que nous sommes habitués aux parois très irrégulières des grottes encombrées de multiples effondrements, de stalactites ou d'autres concrétions. Sans doute, l'éclairage très puissant utilisé pour la photographie augmente-il la qualité du spectacle en restituant la dimension de la plage et révélant ainsi le déplacement des dinosaures sur une cinquantaine de mètres. Les platoniciens sont sortis trop tôt de la grotte, trop vite satisfaits d'avoir su déjouer les illusions produites par quelques ombres mouvantes. Ils devraient y retourner pour voir ces figures autrement plus consistantes que leur prétendus solides qui n'ont ni matière ni épaisseur.

Juin 2020

## Victor Klemperer , Temps Tissés.

Victor Klemperer  
*Mes soldats de papier*  
Journal 1933-1941  
Éditions du Seuil

12 septembre 1940

« Je ne sais jamais dans quelle mesure je dois consacrer mon temps à ces détails ou au chapitre en cours de mon autobiographie ; mon cœur me répète chaque jour qu'il ne me reste plus beaucoup de temps. Parfois, je me dis : cette misère de l'heure, même sans note, se grave en moi... » p 532

24 mai 1941

« Je viens de trouver une note du 5 septembre 1918 dans mon journal : l'état major général de Berlin menace d'un an de prison toute diffusion de rumeur même si l'on doute soi-même de la rumeur. L'état des choses est-il *mutatis mutandis* , analogue aujourd'hui ? Cette analogie est-elle une chimère ? » P 573

La richesse du journal de Victor Klemperer, la complexité des temps tissés. Le lecteur d'un journal pourrait s'attendre à une suite linéaire d'événements mais ici, la situation, la position et la volonté de l'auteur nous entraînent dans des allers-retours entre la grande histoire et les petits riens du quotidien, entre la 1ère et la 2ème guerre mondiale (il a été engagé dans l'armée allemande pendant la 1ère), entre la langue actuelle et la langue du passé (il est philologue), entre la langue populaire et la propagande d'état, entre son passé de journaliste berlinois et son actuelle réclusion à Dresde, entre l'histoire de l'Allemagne et l'histoire de la France (il est spécialiste de la littérature française).

Victor Klemperer dit simplement qu'il veut « témoigner » ; ce témoignage est exceptionnel et le livre *Mes Soldats de Papiers* avec les notes du traducteur, très développées et éclairantes, un livre d'histoire exceptionnel.

Un des aspects du journal qui m'intéresse personnellement est la composition des temps. Il faut savoir que V. Klemperer tient son journal depuis qu'il est étudiant et comme on l'a vu dans la citation ci-dessus, il consulte son journal des années 10 pendant qu'il écrit son journal actuel. Plus encore, il nous apprend qu'il écrit parallèlement une autobiographie qu'il intitule *Curriculum Vitae*. Et plus encore, il note, toujours dans son journal, les changements qu'il observe dans l'usage du vocabulaire aussi bien dans le langage populaire que dans les discours de propagande nazis, ce qui fera l'objet d'un autre livre intitulé *LTI, Langue du 3ème Reich*. Voilà 3 temps imbriqués dans un même livre. Tout en respectant la modestie de l'auteur, on peut dire que *Mes Soldats de Papier* sont bien plus qu'un témoignage.

En plus des 3 temps mentionnés, je découvre un passage intitulé *Cellule 89* qui rend compte d'une semaine passée en prison. Une sorte de double réclusion : après avoir été expulsé de sa maison, interdit d'accès aux bibliothèques et contraint de vivre dans un immeuble pour juifs (*JudenHaus*), V. Klemperer a écopé d'une semaine de prison pour avoir enfreint l'heure du couvre-feu.

Retour au journal : 19 juillet 1941

« Je sais maintenant pourquoi le passage Cellule 89, que j'écris depuis le 6 juillet ne me réussit pas. Ni lard ni cochon, pour partie un journal, pour partie déjà un chapitre achevé du *Curriculum*, et l'un gêne l'autre. » page 626

Ce passage se distingue immédiatement par le style, « une petite œuvre d'art » dira sa femme. L'auteur ne mentionne plus du tout, comme il avait l'habitude de le faire dans son journal, ses douleurs au cœur ni son état dépressif, il n'a même plus envie de fumer et c'est étonnant de voir comment il nous met de plain-pied avec sa condition de prisonnier. Alors qu'il ne peut plus écrire, faute de papier, crayon et lunettes, il trouve encore la force d'utiliser cette ultime contrainte pour faire un bilan de ses travaux, mentalement. C'est même à ce moment là qu'il trouve le titre de son futur livre : « ...*LTI* (beau sigle savant pour *lingua tertii imperii* , à utiliser à l'avenir. » Le fait d'évoquer simplement l'avenir dans ces conditions de détention où rien n'est prévisible, est une prouesse, mais ce n'est pas une bravade de la part de Victor Klemperer qui, à un autre moment se remémore soudainement un vers de Schiller : « Dans le sentiment taraudant de son propre néant ». Mais là encore, même le temps de la remémoration n'est pas simple. « Je me suis souvenu qu'à la première lecture, à l'âge de douze ou treize ans, je ne l'avais pas compris du tout, j'étais incapable d'en démêler le sens, ni même la syntaxe ». L'auteur se souvient de n'avoir pas compris, cela donne une sorte de consistance à ce vers qu'il n'aurait peut-être pas aujourd'hui, s'il avait été facilement assimilé. « Démêler le sens », c'est l'activité à laquelle il se consacre quotidiennement et c'est même ce qui le maintient en vie.

Juin 2020

## **Le Trichoptère, Hubert Duprat, Jean Henri Fabre.**

Note à partir du livre intitulé *Miroir du Trichoptère*. Hubert Duprat. Édition Fage.

Hubert Duprat a réuni pendant 40 ans une documentation sur le trichoptère qui nous offre un formidable voyage dans les eaux douces peu profondes. Parmi des centaines de planches qui illustrent merveilleusement les capacités d'invention de la larve, de nombreux grands noms des sciences naturelles et de la littérature sont présents mais aussi tous les petits noms de la larve dont les surprenantes constructions ont tant intrigué aussi bien les enfants, les pêcheurs que les chercheurs... et les artistes.

Le trichoptère est un sujet d'observations depuis l'antiquité et nous pouvons suivre, au cours de la lecture des écrits de nombreux auteurs sur plusieurs siècles, l'évolution de l'imaginaire des sociétés plutôt qu'ils nous informent sur la larve et son fourreau. Il faut attendre une évolution du regard et des méthodes d'observations pour découvrir qu'il s'agit d'une larve. Il faut attendre les descriptions très précises de Jean Henri Fabre, servies par un vocabulaire et un souci du langage à la fois imagé (menu chaume) et très technique (ceinturon suspenseur) pour comprendre la vie de cet insecte.

J. H. Fabre se distingue par son étude du comportement de l'animal et par sa méthode qu'il faut bien appeler expérimentale, ici par exemple, l'évaluation de la densité des matériaux et les conditions de flottaison de la larve nous permet de comprendre comment celle-ci réussit à se déplacer à la surface de l'eau en captant des bulles d'air dans son fourreau.

Le lecteur trouve dans ces pages extraites des *Souvenirs Entomologiques* à la fois l'émerveillement d'un enfant, la rigueur scientifique servie par le joueur qui aime faire des tours, le tout porté par une écriture limpide – il fallait bien ça pour célébrer la phrygane qui ne supporte pas les eaux troubles.

16 septembre 2020

## Deux souvenirs d'enfance. Henri Fabre et David Thoreau.

« Un jour, les mains derrière le dos, me voilà, marmot pensif, tourné vers le soleil. L'éblouissante splendeur me fascine. Je suis un phalène attiré par la clarté de la lampe. Est-ce avec la bouche, est-ce avec les yeux que je jouis de la radieuse gloire ? Telle est la question de ma curiosité scientifique naissante. Lecteur ne souriez pas : le futur observateur déjà s'exerce, expérimente. J'ouvre toute grande la bouche et je ferme les yeux. La gloire disparaît. J'ouvre les yeux et je ferme la bouche. La gloire reparaît. Je recommence. Même résultat. C'est fait, je sais pertinemment que je vois le soleil avec mes yeux. Oh la belle trouvaille ! Le soir j'en fis part à la maisonnée. La grand-mère sourit tendrement de ma naïveté ; les autres s'en moquèrent. Ainsi va le monde.» *Souvenirs Entomologiques*, Henri Fabre, Éditions Bouquins, p.28 T2

Je ne peux pas m'empêcher de prendre au sérieux ce que les adultes appellent ici de la naïveté. Cette anecdote me touche, sans doute parce qu'elle décrit une disposition d'esprit dans laquelle je me reconnais. Même aujourd'hui, alors que je suis à la retraite, je me livre encore à ce genre « d'expériences » mais je ne les rends pas publiques de peur de me faire chopper par les gérontologues, toujours prévenants, toujours à l'affût de ce qui représenterait pour eux une grave régression et, une source de revenus.

Contemporain de Fabre, de six ans son aîné, un autre amoureux de la nature, évoque lui aussi une « expérience de son enfance » : « Dans ma jeunesse, avant de perdre aucun de mes sens, je me souviens que j'étais plein de vie et j'habitais mon corps avec une satisfaction inexprimable. Cette terre était le plus bel instrument de musique et j'étais l'auditeur de ses harmonies. Ressentir des impressions si douces, recevoir de telles extases de la brise ! Je me souviens de ma stupéfaction. Je me disais - et je disais aux autres : « un plaisir indescriptible, infini, universel, divin, céleste m'emplit l'esprit, un sentiment d'élévation et d'agrandissement, et je n'y suis pour rien. »

*Journal*, David Thoreau, Éditions Le Mot et le Reste, p.79

Les deux citations semblent se faire écho. Dans les deux cas un enfant appréhende le monde avec son corps. Chacun d'eux possède de formidables capacités d'émerveillement mais les expériences qui en résultent sont très différentes. Les deux descriptions suivent le même déroulement et on pourrait presque les comparer ou les opposer terme à terme.

Marmot pensif // j'étais plein de vie

Je jouis de la radieuse gloire = recevoir de telles extases de la brise

L'éblouissante splendeur me fascine = je me souviens de ma stupéfaction

Telle est la question de ma curiosité // satisfaction inexprimable

l'observateur expérimente // j'étais l'auditeur de ses harmonies

Oh la belle trouvaille // plaisir indescriptible

j'en fis part à la maisonnée // je me disais et je disais aux autres

je recommence // je n'y suis pour rien.

Chez les deux auteurs, une même attirance spontanée vers les phénomènes naturels (jouissance, fascination d'un côté et, extases, stupéfaction, de l'autre), mais le « marmot pensif » en fait déjà des objets de questionnement alors que D. Thoreau en fait un lieu de contemplation. Le premier observe et expérimente pour se convaincre de quelque chose, le deuxième est simplement réceptif et se satisfait d'un plaisir qu'il ne cherche pas à définir. Une même envie de faire part de leur expérience mais pas pour les mêmes raisons. Avec ses ambitions scientifiques naissantes, H. Fabre veut apporter sa contribution au savoir commun alors que D. Thoreau se pose déjà comme une sorte de

medium qui est traversé par les « harmonies » terrestres. Une autre citation confirme ce point de vue : « Je regarde grâce à mes yeux, je m'approche de la fenêtre, je sens et je respire l'air frais. C'est une évidence aussi sublime que la plus intérieure des expériences. » (p. 209) Là encore, Thoreau et Fabre semblent d'accord, nous voyons avec nos yeux, nous disent-ils, mais le futur transcendentaliste s'attache à sublimer cette évidence alors que le futur entomologiste a besoin de la prouver. Dans les deux cas, ces « expériences » font sourire leur entourage, c'est au moins un point commun qu'on peut leur trouver.

#### §

Aujourd'hui, nos deux naturalistes n'ont plus à se présenter. Sur la 4ème de couverture de l'édition de son *Journal*, Thoreau est décrit comme « naturaliste précurseur de l'écologie ». Y. Delange note dans la préface aux *Souvenirs Entomologiques* : « L'écologie occupe une place primordiale chez Fabre ». Les lecteurs contemporains attribuent donc un caractère commun aux deux naturalistes mais là encore, il me semble que c'est une bonne occasion de pointer leur différence. Y. Delange poursuit en précisant : « l'écologie étant la science qui étudie les relations réciproques des êtres vivants dans leurs milieux ». C'est précisément ce que n'a pas fait D. Thoreau pour qui la flore et la faune sont des objets de contemplation et la nature en générale, un objet de méditation. Même quand il s'élève contre l'effet néfaste de l'exploitation abusive des forêts sur la nature, même quand il signe une pétition contre la construction d'une maison dans un paysage encore vierge, c'est toujours pour la conservation d'une image idéale de la nature qu'il milite. A l'opposé du transcendentaliste qui regarde de haut le labeur humain, H. Fabre a pu proposer aux agriculteurs des solutions pour lutter contre l'invasion des pucerons dans les cerisiers, par exemple. Grâce à ses observations du comportement animal, il a suggéré de faire l'élevage des coccinelles qui se nourrissent de pucerons plutôt que d'utiliser des pesticides. (Je pourrais mentionner d'autres sujets communs aux deux auteurs qui mettraient en évidence leur différence, par exemple, l'isolement à Walden pour l'un et l'isolement dans son Harmas pour l'autre, mais j'aurais l'impression de prolonger deux lignes parallèles pour simplement confirmer qu'elles n'ont en commun que la distance qui les sépare). Le fait d'épingler nos deux naturalistes sous la même étiquette : « précurseurs de l'écologie » révèle déjà un malentendu qui n'a cessé de s'amplifier. Aujourd'hui, le sens du mot écologie est délayé dans une multitude de discours électoraux qui badigeonnent en vert de vieilles politiques. Il était bon de revenir sur les toutes premières dispositions qui ont permis l'éclosion de cette notion et de voir les réalités bien différentes qu'elle peut recouvrir.

09 mai 2021

## Économie de sable.

« En deux ans la Chine a consommé davantage de sable que les États-Unis pendant tout le 20ème siècle. Et Dubaï et l'Arabie Saoudite ont tellement épuisé leurs ressources dans leur folie des grandeurs qu'ils importent du sable d'Australie. »

En lisant cet extrait de l'article intitulé : « Les ravages du marchand de sable » dans *Siné Mensuel* du mois de mai, j'ai été stupéfait et je n'ai pas pu m'empêcher de rire. L'auteur de l'article a beau m'expliquer que le sable des déserts est impropre à la fabrication du béton, le fait que des pays dont le sol est recouvert à 90 % par du sable, soient obligés d'importer du sable, semble le produit d'une imagination digne des Incohérents ou des Shadoks. L'Arabie Saoudite s'était déjà distinguée, il y a une dizaine d'années, en commandant au CNRS, une étude sur la possibilité de remorquer des icebergs pour fournir de l'eau douce à ses habitants. Ce rêve pouvait encore rentrer tant bien que mal dans un cadre rationaliste quand on sait qu'il n'y a aucun cours d'eau dans ce pays. Mais cette fois, un nouveau pas est franchi. Le fait d'importer du sable dans un pays désertique renouvelle radicalement la notion que nous avons de l'exotisme, notion sévèrement appauvrie par les multiples campagnes publicitaires des agences de voyage. Je vois d'ici les nouvelles affiches vantant les attraits de la capitale des États-Arabs-Unis : « Dubaï, ses grattes-ciel, ses boutiques de luxe et son sable d'Australie ». Ce serait à proprement parler dépaysant.

Quant à moi, j'ai trouvé une solution beaucoup plus élégante pour me procurer des sensations exotiques avec le sable. Quand je regarde les vitres de mon bureau, je peux contempler de nombreuses traces de gouttes de pluie qui étaient chargées de sable directement importé du Sahara par des courants d'air chaud qui traversent la mer Méditerranée. C'est incroyable comme le confinement nous incite à découvrir des lointains tout près de chez nous.

15 mai 2021

## UBIGRE, la machine de Daniel De Bruin. 21 mars 2022

L'article intitulé « 2000 ans et toutes leurs dents » paru dans le *Pour la Science* de mars 2022, retrace l'histoire des engrenages. Un passage a retenu mon attention. Il y est question de la machine créée par D. De Bruin vantée sur un des sites qui lui est consacrée comme Universe's BIGgest Gears REduction. Je l'ai donc nommée UBIGRE. L'auteur de l'article, J.P. Delahaye, présente la machine comme un « record de démultiplication ( $10^{100}$ ) atteint pour le plaisir du défi ». D'après ses calculs « À raison par exemple de 1000 tours par seconde pour la première roue, il faut attendre  $3,18 \times 10^{80}$  milliards d'années pour que la dernière en fasse un, ce qui est beaucoup plus que l'âge de l'univers... » J.P. Delahaye aurait pu s'amuser à calculer le mouvement du dernier disque quand le premier fait un seul tour sur lui-même. Pour un diamètre de 30cm, le résultat aurait été de l'ordre de  $30 \text{ cm} \times 10^{-100}$  (rappelons que la mesure d'une molécule d'eau est de l'ordre de  $10^{-9}$  m.). L'UBIGRE n'est pas simplement un record, c'est une machine qui dépasse la commune mesure, qui perturbe nos facultés de représentation du temps, ou aussi bien, de l'espace.

Bien sûr, ce n'est pas la première fois que l'homme se livre à des calculs qui donnent le vertige, mais ici, nous ne sommes pas devant une antenne radio-astronomique ni devant un microscope électronique, nous sommes devant une machine de 80 cm de long constitué d'une centaine d'engrenages métalliques qu'on peut faire tourner avec une manivelle. Sa construction est d'une extrême simplicité et n'exige pas de grandes connaissances si on la compare, par exemple, à l'horloge astronomique d'Anticythère réalisée un siècle avant notre ère (voir dans la même numéro de P.L.S.). Je suis d'abord frappé par l'écart qu'il y a entre l'aspect de l'UBIGRE, (la prédominance visuelle des roues dentées m'évoque spontanément une machine du 19ème siècle), et la démesure des calculs qu'elle entraîne. A ce propos, je pense à l'expérience de Fizeau (1849) qui avait justement créé un système de roues dentées pour mesurer la vitesse de la lumière. En constatant que la vitesse de la lumière est de l'ordre de 300 000 km/s, notre scientifique était tellement déconcerté qu'il a reconduit l'expérience en modifiant son dispositif pour vérifier ce résultat. Il était loin de penser qu'on pourrait bientôt mesurer le temps que met un rayon laser à faire l'aller retour de la Terre à la Lune, moyennant l'installation au préalable de quelques miroirs sur notre satellite naturel. Aujourd'hui, aucun humain ne peut se représenter une quantité de temps plus grande que l'âge de notre univers, ni se représenter ce nombre si abstrait  $10^{100}$ . C'est pourtant ce à quoi invite l'UBIGRE, cette machine bien concrète qui contient tous les éléments pour exécuter mécaniquement un « mouvement » qui représenterait d'une certaine façon ce nombre. [Les vidéos du site de D. de Bruin](#) nous révèlent que dès les premiers tours du premier disque, on comprend sans l'aide d'aucun calcul, que faire tourner le dernier disque est irréalisable, mais on comprend en même temps que c'est potentiellement réalisable et que "ce n'est au fond qu'une question de temps". J'ai déjà éprouvé cette sensation ambiguë sur un autre mode, devant *Le mètre cube d'infini* de l'artiste Pistoletto ([voir photo](#)). Cette sculpture me montre six miroirs disposés en forme de cube, les surfaces miroitantes étant retournées vers l'intérieur. Évidemment, je ne ne peux pas voir ce que l'artiste suppose être l'infini mais en même temps, je veux bien croire qu'il se produit une réflexion des miroirs entre eux à l'infini, je peux au moins essayer de l'imaginer. Cette sculpture contient elle aussi quelque chose d'irreprésentable, je suis balancé entre des considérations abstraites qui m'échappent et les qualités concrètes de la sculpture qui s'imposent. La simple ficelle qui maintient les miroirs signale toutefois la précarité de nos constructions et donne un brin de familiarité inattendue au concept paradoxal annoncé par le titre : *Mètre Cube d'Infini*. Tout est jouable au pays qui a inventé [Le Socle du Monde](#).

UBIGRE est une autre sorte de jeu, un objet à portée de main avec qui j'entretiens une autre forme de familiarité. Tous ses éléments sont visibles, il ne recèle rien qui pourrait provoquer ce que nous appelons couramment l'imaginaire, mais il fait mieux, il offre la possibilité d'imaginer l'inimaginable.

## La Silhouette, Le Trait, La Ligne, un 18ème siècle serpent.

Dans son livre sur « *La Silhouette* », Georges Vigarello retrace une histoire de cette forme de dessin à partir du 18ème siècle quand elle a été rendue célèbre par un aristocrate fantaisiste qui reproduisait sur les murs de son château, le profil de ses invités en suivant avec le crayon le contour de leur ombre portée. Au 19ème siècle, nous dit l'auteur, le dessin de la silhouette devient une activité professionnelle qui se développe sous de multiples formes avec l'apparition de nouvelles techniques (la lithographie) et de nouveaux médias (affiches, journaux satiriques). L'auteur observe que le grand succès et la grande diffusion de la silhouette imposent un nouveau regard sur le corps, d'abord chez les artistes dont certains vont se faire une renommée dans la caricature (Daumier) et, plus généralement, dans la population où chaque personne est de plus en plus identifiée à un profil. Au 20ème siècle, l'auteur ne considère plus la silhouette comme une pratique artistique, c'est le corps lui-même qui va être traité comme objet d'une mise en forme, aussi bien dans le sens de l'apparence du corps (la mode délaisse les ornements et met en valeurs les parties du corps), que dans le sens de pratiques corporelles comme le sport, le bodybuilding et les régimes alimentaires, chacun devenant soucieux de son propre profil, de sa ligne.

Le livre regorge de références très instructives et extrêmement variées que l'auteur accumule le long d'un développement historique très linéaire pour montrer comment le dessin de la silhouette, d'abord divertissement de société, est devenu l'objet de pratiques contraignantes qui se veulent efficaces et qui manifestent une volonté de maîtrise du corps.

Parmi les exemples choisis par l'auteur pour illustrer son propos, il y en a deux sur lesquels je voudrais m'arrêter parce qu'ils ont une relation à la pratique de la silhouette plus problématique qu'il n'y paraît. Par exemple, en lisant le passage concernant Lavater, l'inventeur de la physiognomonie qui utilisait des silhouettes pour obtenir « l'image la plus vraie et la plus fidèle » de ce qu'il appelait « ses caractères », je n'ai pu m'empêcher de penser à Georg Lichtenberg, son contemporain qui a écrit un livre critique à son sujet : « Les prétendues expériences des physiognomonistes. Ils s'abusent lorsqu'ils jugent à partir de silhouettes ou de portraits des gens qu'ils ne connaissent pas du tout, et ils se trompent si horriblement que, si l'on comparait les coups lancés et la cible, il sauterait aux yeux qu'il s'agit d'un jeu de hasard ». Loin d'y voir « le portrait réduit à l'essentiel », Lichtenberg note : « C'est surtout la série des transformations sur le visage qu'aucun portrait et, moins encore, aucune silhouette ne peut représenter, qui exprime le caractère ».

Le succès de la silhouette ne tient peut-être pas tant à sa fidélité au modèle qu'à sa facilité de mise en œuvre ; il suffisait de disposer d'une feuille de papier noir et d'une paire de ciseaux. L'auteur précise lui-même que sa diffusion étant facilitée par son exécution rapide et son coût très bas, la silhouette devient alors une mode. Mode accessible à une population qui était peut-être moins intéressée par la représentation de « son caractère », que par l'acquisition d'un portrait à bon marché.

G. Vigarello mentionne également William Hogarth pour son invention de « la ligne ondoyante » et de la « ligne de beauté » dont l'auteur dit qu'elle est « développée sur l'ensemble du corps ». J'ai bien regardé les gravures de W. Hogarth et je ne vois pas en quoi, elles peuvent illustrer un propos sur la silhouette. Certes, les figures représentées par l'artiste sont typées, elles ont bien leur caractère, mais le traitement du corps ne se réduit absolument pas à un contour, au contraire, les volumes sont accentués et les personnages sont surchargés d'accessoires, souvent mêlés à des

groupes qui empêchent d'en avoir une vue globale. Oui, l'artiste était préoccupé par la ligne, mais pas dans l'intention de réduire et d'isoler ses personnages. Au contraire, il les baigne dans des histoires et des anecdotes. Le texte de 4ème de couverture du livre de G. Vigarello, signale une « érudition joyeuse », j'en profite pour rappeler le titre complet du traité de W. Hogarth auquel fait référence l'auteur : « *Analyse de la Beauté destinée à divaguer sur le goût des idées fixes* » où il est question de la beauté de la ligne : « Le mouvement d'ondulation du corps dans la démarche ordinaire (comme on peut s'en convaincre par la ligne ondoyante que décrit contre un mur l'ombre de la tête d'une personne qui se promène dans l'après-midi entre ce mur et le soleil) est augmenté par une plus grande quantité d'ondulations dans le menuet. (page 243 pdf Gallia). Sans la nommer, W. Hogarth parle bien ici de la silhouette mais son propos concerne les mouvements d'un corps qui danse. Et ses considérations plutôt abstraites se confirment quand il définit le comble de la grâce et de la beauté par la « ligne serpentine » qu'il représente par : « un fil d'archal délié qui se contourne autour d'un cône ». Nous voilà bien loin du souci descriptif, ou de la représentation de caractères individualisés propre à la silhouette. Il s'agit ici d'une tout autre pratique du dessin qui ne se cantonne pas à la reconnaissance de types mais qui fait appel aux mouvements, à des sensations, à ce qu'il faut bien appeler une esthétique. Il y a un auteur du 18ème qui fait référence à W. Hogarth dans ses écrits, il s'agit de Laurence Sterne dont le traducteur précise dans une note qu'il « avait recours à la technique picturale ». En voici un exemple, tiré du *Voyage Sentimental* : « Je n'avais pas encore vu sa figure – ce n'était pas essentiel ; car l'esquisse en avait été tracée à l'instant même, et longtemps avant que nous fussions arrivés à la porte de la remise, l'imagination avait achevé toute la tête ». Voilà une tout autre façon d'aborder le dessin. L'esquisse fait appel à l'imagination, elle ne cerne pas, elle n'évoque même pas, elle provoque. Peut-être cet art n'est-il réservé qu'à des personnages particulièrement bien disposés comme Yorick.

Nous pouvons mieux comprendre maintenant les réticences de Lichtenberg à propos de la silhouette, lui qui était un admirateur et de L. Sterne et de W. Hogarth dont il a largement commenté les gravures. Lichtenberg a lui aussi manifesté son intérêt pour la représentation très succincte de personnages sous forme de ce que j'ai déjà appelé des « traits ». En une phrase, il ne cherche pas à reconnaître mais à révéler un caractère, il cherche à provoquer l'imagination :

« Il se coupait à lui-même la parole ».

« Il était aussi triste que la petite coupe d'eau d'un oiseau crevé ».

« Il arborait un nez tricolore bien avant la révolution française »

J'ai voulu réunir ici, Sterne, Hogarth et Lichtenberg parce qu'ils représentent un esprit fantaisiste qui se nourrit d'une attention aux détails de la condition humaine, un esprit qui s'oppose à la vision courante d'un 18ème siècle qui serait dominé par un rationalisme classificateur, ou, suivant le point de vue, par les tourments et les passions du romantisme. A tous les trois, ils forment un noyau qui résiste aux historiens qui voudraient que l'invention des formes se déroulent suivant un fil. S'il fallait néanmoins chercher leur parcours, se rattacher à une ligne, le chemin est déjà tout tracé, il suffit de suivre les pérégrinations de Tristram Shandy.

13 juillet 2022

## Avec le temps, les temps sont durs.

Ci-dessous, un extrait de l'article de Stefano Liberti intitulé « *Quand notre vin disparaîtra.* »  
Courrier International du 1er au 7 septembre 2022

Valentini est un artisan rigoureux : à chaque vendange, il fait appel à une équipe de dégustateurs qui testent le raisin pour s'assurer qu'il est à la hauteur des standards du domaine. Mais il arrive de plus en plus souvent que ces spécialistes jugent que les grappes ne sont pas assez bonnes, auquel cas on laisse passer une année. Ainsi la maison n'a mis en bouteille ni le Montepulciano ni le Cerasuolo rosé. « *Il faut arrêter ce discours triomphaliste qui voudrait que chaque année soit encore meilleure que toutes les autres.* » dit-il. »

Simple amateur de vin et totalement ignorant des questions de la viticulture, c'est la première fois que j'entends une telle déclaration. Et je l'entends d'autant plus qu'elle résonne étrangement avec la formule qui annonce la « fin de l'abondance ».

J'apprends également dans cet article que : « Mario Pojer, lui, a su anticiper. Dans les années 1990, ce viticulteur dynamique de la commune de Faedo, dans la province autonome de Trente a acheté un vignoble dans le val di Cembra, à environ 1000 mètres d'altitude.

« *Ce devait être une expérience, nous ne pensions pas la mettre en production* », raconte-t-il.  
« *Aujourd'hui, nous produisons notre Zero Infinito, un vin issu du cépage Solaris, cultivé sans aucun traitement* ».

« Pojer déplace certaines vignes en altitude afin de retarder leur maturation. « *Il y a quarante cinq ans, nous avons planté du Pinot noir à 350 mètres, une altitude qui offrait des conditions idéales pour ce cépage. Aujourd'hui, nous le déplaçons à 650 mètres* ». »

Je suis surpris par la mobilité, par la capacité d'adaptation de ce viticulteur qui sont certes, favorisées par la situation géographique de son vignoble mais aussi par son goût de l'expérimentation.

Mobilité, adaptation, expérimentation, autant de notions totalement antinomiques avec les « valeurs » revendiquées par les légendaires vignobles français. Implantés depuis des siècles sur des parcelles protégées par des appellations d'origines contrôlées, accrochés au sacro-saint terroir, tout mouvement, tout agrandissement remettrait en cause leur identité chèrement reconnue. D'autre part, les viticulteurs bordelais, par exemple, se targuent de pouvoir maintenir chaque année, le goût de certains grands crus, (moyennant de savants mélanges), pour satisfaire les habitudes de leurs clients japonais et américains. C'est très fort, c'est une autre forme d'adaptation qui finalement tient compte des nouvelles conditions météorologiques mais qui risque de bientôt trouver ses limites quand on constate la rapidité de l'augmentation des températures.

Les viticulteurs qui vont pâtir de cette nouvelle situation ne vont pas être victimes du changement climatique, il vont être victimes de leur immobilisme et de leur crispation historique sur l'idée de terroir. Parce qu'enfin, l'expérience de Mario Pojer nous montre qu'on peut faire du vin ailleurs, même si on sait bien qu'il faudra alors s'adapter ou simplement découvrir d'autres goûts (tellement folâtres, ces Italiens).

Sans être un spécialiste, je peux faire part de mon expérience personnelle. Je me souviens de mes premiers verres de vin blanc que j'ai bus avec mon grand frère qui aimait inviter ses amis par la formule : « un petit mumuss ? » Mais je ne me souviens pas avoir vu quelqu'un le nez au-dessus du verre pour déceler tous les arômes du vin. La tradition voulait alors, que le verre vide soit assez vite reposer sur le comptoir avec un claquement de langue qui signifiait plutôt : « un autre ».

Récemment, soit cinquante ans plus tard, on m'a offert un verre de vin blanc que j'ai beaucoup apprécié et dont j'ai pris le temps de respirer les arômes ; mon hôte m'a bien surpris quand il m'a annoncé que c'était un Muscadet. Manifestement, en plus du gros travail qui a été fait par les

viticulteurs pour affiner leur vin, celui-ci a bénéficié aussi d'un meilleur ensoleillement. Tant mieux pour les Nantais.

Ainsi, la carte des vins pourrait être redessinée ? (cris d'effroi dans les chaumières, pardon, dans les châteaux). Le réchauffement climatique ne va pas avoir seulement des répercussions économiques, il va porter atteinte à nos représentations chéries. La dure réalité qui, apparemment n'est prise en compte ni par les viticulteurs ni par les français en général, c'est que « La France n'est plus ce qu'elle était » mon bon Monsieur. Témoins, les trottoirs de mon quartier qui ne sont pas jonchés de feuilles mortes mais de figues bien mures tombées de très beaux figuiers qui poussent sans aucun entretien. Je m'étonne que les français dédaignent autant ce fruit si délicat dont on peut faire de très bonnes confitures avec peu de sucre. Je leurs proposerais bien de les faire sécher, ce qui est encore la méthode la plus simple pour les conserver mais je vois déjà sur le front des français sensibles à la question de l'identité nationale, les signes d'une réticence inquiète : « on ne va quand même pas manger les figues comme là-bas, dis ? »

7 Septembre 2022

## Ouvrir dit-elle.

Quelques remarques à propos d'un entretien avec Lucille Lheureux adjointe aux cultures à la mairie de Grenoble et Valentine Autruffe du journal Le Petit Bulletin (du 7 au 20 septembre).

A propos de la construction d'une future bibliothèque dite centrale, l'adjointe aux cultures, nous dévoile sa propre définition de la bibliothèque : « C'est-à-dire, un lieu dans lequel on peut jouer, boire un café, se restaurer, se rencontrer... Dans lequel il y a des livres et de l'écrit, mais qui est d'abord un lieu de vie. »

Il est vraiment temps que je me mette à jour, moi qui croyais que la bibliothèque est d'abord un lieu de lecture ; ce qui ne m'empêche pas de prendre un café dans le hall avec d'autres lecteurs qui font aussi une pause. Mais ce n'est pas tout, L. Lheureux constate que les bibliothèques « ont un rapport avec l'extérieur que l'on peut amplifier en les ouvrant complètement sur les parcs dans lesquels elles sont situées. On peut imaginer les traverser pour celles qui ont deux ouvertures... » Quelle imagination. Faciliter l'accès aux bibliothèques pour mieux en sortir ? Lheureux répète à l'envi qu'elle veut « ouvrir, ouvrir, ouvrir » mais elle ne semble pas être consciente du fait que pour beaucoup de nos concitoyens, la difficulté n'est pas d'ouvrir des portes mais bien d'ouvrir un livre. J'ai pu le vérifier dans la bibliothèque Kateb Yacine qui est située dans le centre commercial Grand Place justement pour être accessible à tous les publics (cette préoccupation n'est pas nouvelle). De fait, j'ai constaté qu'elle est fréquentée par un grand nombre de collégiens et de collégiennes et que la salle des journaux ne désemplit pas. Mais j'ai constaté aussi que, pour les jeunes, la bibliothèque sert de salle d'études pour faire les devoirs plutôt que de lieu où on peut découvrir des livres. J'en voyais peu dans les allées où sont rangés les livres, alors que cette bibliothèque offre aux lecteurs la possibilité, le luxe, d'avoir tous les livres à portée de main. Je crois que malgré la proximité et la facilité d'accès au livre, seulement un petit nombre manifestait l'envie de les ouvrir. Cela montre que même si le problème de l'accès au livre était résolu, il resterait encore la question de la lecture, et du temps consacré à la lecture, ce temps si particulier pendant lequel le lecteur entretient un rapport personnel aux écrits, un temps où se forment ce qu'on appelle les convictions intimes. Oui, bien sûr, « le débat », oui, « la rencontre, le rapport à l'autre, le partage », oui, mais contrairement à ce que dit L. Lheureux, la bibliothèque est d'abord un lieu de lecture et cela en fait un lieu public unique dont la fonction très paradoxale est de pouvoir « s'isoler ensemble ». C'est-à-dire que la bibliothèque offre un fonds commun dont chacun peut prendre connaissance et qu'il peut aborder suivant ses intérêts. Puisqu'on nous rebat les oreilles avec « le partage », considérons que la bibliothèque est un lieu où les lecteurs se partagent quelques éléments de notre patrimoine culturel. Bien sûr, ils ne partagent pas un moment, une expérience unique avec d'autres spectateurs comme dans les arts de la scène par exemple. Justement, ils ne sont pas spectateurs, ils sont acteurs. La bibliothèque est un lieu où le lecteur peut se retrouver ou aussi bien se perdre parmi les œuvres les plus diverses. Considérons que c'est un lieu de formation continue, sans fin, sans programme autre que le développement de l'individu. Il y a d'autres lieux pour « jouer, boire un café, se restaurer, se rencontrer » qui existent déjà et qui se passent très bien du soutien de la mairie.

22 Octobre 2022

## Les fins des menus faits.

"l'effet noyau de cerise" de G. Lichtenberg.

Extrait du livre de G. Lichtenberg intitulé *De la Physiognomonie*, éditions Corti :

*« Un œil plus perçant que le nôtre [...] serait capable de saisir les conséquences qu'un petit pois jeté dans la Méditerranée provoque sur la côte chinoise. Et qu'est-ce donc de différent qu'un petit éclat de lumière qui frappe la rétine de l'œil, en comparaison à la masse du cerveau et de ses ramifications ? C'est justement cette chaîne de rapports qui nous donne souvent la possibilité de déduire ce qui est loin de ce qui est près, ce qui est invisible de ce qui est visible, ce qui est passé ou futur de ce qui est présent. » p.195*

La note du traducteur Charles Le Blanc, en bas de page signale à propos de ce passage : « On pensera ici aux mathématiques du chaos ainsi qu'à « l'effet papillon ».

Voyons la définition de « l'effet papillon » la plus couramment admise, donnée sur le site « l'internaute » :

« Expression venant de l'anglais « butterfly effect » tirée d'une conférence d'Edward Lorenz. L'effet papillon est matérialisé par une chaîne d'événements qui se suivent les uns les autres et dont le précédent influe sur le suivant. Ainsi, on part d'un événement insignifiant au début de la chaîne pour arriver à une chose catastrophique (ou du moins très différente de la première) à la fin. »

En effet, comme l'a bien vu le traducteur, la ressemblance entre la réflexion de notre physicien du 18ème siècle et la définition du 20ème est frappante. Lichtenberg parle bien « d'un événement insignifiant », le petit pois jeté dans la Méditerranée et « d'une chaîne de rapports » comme la définition parle « d'une chaîne d'événements », mais la réflexion et la définition se différencient quant à l'effet produit. Cette différence apparaît plus clairement dans cette autre note de Lichtenberg:

*« Si, à Wadōhus, j'avais jeté à la mer un noyau de cerise, la goutte d'eau que Myn Heer s'est enlevée du nez au Cap de Bonne Espérance, n'aurait pas été au même endroit. » D55 (Le Miroir de l'âme, éditions Corti).*

Contrairement à ce que dit la définition courante de "l'effet papillon", pour Lichtenberg l'effet produit peut être aussi insignifiant que sa cause et provoquer seulement un petit écart avec ce qui se serait passé sans l'action initiale. C'est ce que nous appellerons « l'effet noyau de cerise » de Lichtenberg, phénomène loin d'être chaotique finalement.

La formule "l'effet papillon" doit sûrement avoir connu un succès au caractère dramatique et spectaculaire que le public a retenu du phénomène. Mais E. Lorentz, son inventeur, a pris soin de préciser :

*« Le papillon n'a pas la puissance pour créer directement une tornade, mais le terme est utile pour suggérer que le battement des ailes du papillon peut causer une tornade : en ce sens que le battement des ailes est une partie des conditions initiales d'un réseau complexe d'interconnexions. »*

Il serait ridicule de faire de Lichtenberg le précurseur de la théorie des « systèmes dynamiques sensibles aux conditions initiales », à partir de son "effet noyau de cerise" mais sa réflexion et son imagination montrent qu'il a déjà l'intuition des répercussions à une échelle planétaire, des multiples interactions des phénomènes physiques aussi ténus soient-ils. Son « effet noyau de cerise » permet plutôt de le distinguer dans son siècle, de certains de ses contemporains qui, eux aussi, ont eu

l'ambition de penser la place de l'homme et des phénomènes physiques dans le monde. Je pense ici, à Goethe par exemple, dont même le très dévoué Eckerman dans ses "Conversations avec Goethe" ne peut s'empêcher de noter : " ... Goethe vit d'avantage dans la contemplation de grandes lois universelles [...] il est toujours sur la piste de quelque ample synthèse mais, faute de connaître suffisamment les faits eux-mêmes, il ne parvient pas à trouver la confirmation de ses intuitions". Le choix de gestes aussi futiles que le lancer de cerise ou le lancer de petit pois et leurs résultats aussi dérisoires, peut être compris comme une forme d'espièglerie dans le cadre des "tempêtes et tourments", très à la mode à l'époque du romantisme allemand. Et le plaisir de s'en tenir à ces moindres gestes est peut-être l'indice d'une résistance de Lichtenberg à une généralisation trop précipitée.

Dans l'histoire des sciences, le succès public de "l'effet papillon" a relégué dans l'oubli une expérience cruciale qui a été menée dans les années 30 et qui montre que, même à l'état de larve, le papillon pouvait provoquer des phénomènes incommensurables. Si Roger Caillois n'avait pas été le témoin de cette expérience personne n'aurait pu vraiment mesurer les énormes conséquences qui ont résulté des convulsions de la larve du papillon qui cherche à sortir du pois dans le lequel elle a été pondue et dans lequel elle s'est développée. C'est "l'effet larve de papillon" qui, à partir de quelques soubresauts a causé un véritable schisme dans le monde de l'art entre, d'une part, Roger Caillois qui voulait ouvrir le petit pois sauteur pour satisfaire sa curiosité et, d'autre part, André Breton qui ne voulait pas l'ouvrir pour prolonger le charme. Rupture historique où, à partir d'un même sujet d'étonnement, s'est manifestée l'opposition entre ceux qui veulent ouvrir le champ de leur savoir pour développer leurs capacités d'émerveillement et ceux qui frottent leur imagination aux surfaces d'un mystère pour préserver leur approche subjective.

Roger Caillois était bien placé pour rendre compte de cet événement, lui qui avait décrit quelques mois plus tôt dans un article intitulé : L'Alternative, la façon dont les romantiques allemands s'étaient familiarisés avec la science non pour adopter ses méthodes d'investigation mais pour utiliser les nouvelles découvertes comme moyens pour représenter le monde en "un système de rapports esthétiques". Dans ce même article, il cite ce qu'il appelle le mot d'ordre de Schlegel : *"Si tu veux entrer dans les profondeurs de la physique, fais-toi initier aux mystères de la poésie"*. La formule est assez frappante et, pendant la réunion des surréalistes autour des pois sauteurs, Roger Caillois a dû s'émerveiller de voir André Breton qui jouait si bien le rôle du poète romantique dédaignant les investigations pour préserver le mystère. Mais cela ne pouvait satisfaire la "rigueur imaginative" de Roger Caillois qui a pris alors, la décision de ne plus participer aux réunions du Groupe des Surréalistes dont il dira plus tard que leurs "prétendues recherches expérimentales" n'étaient pas "des investigations sérieuses mais de simples jeux de société".

La note de bas de page de Charles Le Blanc qui faisait référence un peu péremptoirement à la Théorie du Chaos, trouve maintenant toute sa justification si nous considérons "l'effet larve de papillon" comme le chaînon qui manquait entre "l'effet noyau de cerise" de Lichtenberg et "l'effet papillon" d'Edward Lorenz. Et maintenant que Roger Caillois est impliqué dans cette histoire, ses réflexions sur les romantiques et leurs rapports avec la science peuvent nous être utiles pour préciser la position singulière de Georg Lichtenberg dans son époque :

*"De fait, les images romantiques sont à peu près toutes empruntées au vocabulaire scientifique du temps et le schème de leur facture est immédiatement démontable. Il ne suffit que de retourner la relation du physique et du moral, de changer la direction habituelle des métaphores, lesquelles, comme on sait, tendent communément à rendre compte de l'invisible par le visible." (P 27)*

On retrouve ici les mêmes termes employés par Georg Lichtenberg dans la citation donnée au début de ce texte :

*" C'est justement cette chaîne de rapports qui nous donne souvent la possibilité de déduire ce qui est loin de ce qui est près, ce qui est invisible de ce qui est visible. "*

Autrement dit, Lichtenberg cherche bien à rendre compte de l'invisible par le visible, comme le dit Caillois des métaphores communes, contrairement aux romantiques qui utilisaient par exemple le magnétisme, le "fluide galvanique", ou encore "l'instinct de formation" pour expliquer toutes formes d'attractions et de répulsions ou de poussées organiques. Novalis par exemple :

*"L'instinct comme sentiment du besoin, de l'incomplétude – est en même temps le sentiment de la connexion, de la stabilité – de la progression – un sens du toucher qui s'oriente – (C'est ainsi que la foudre descend instinctivement dans la chaîne métallique.)" (Brouillon Général 904).*

J'ai choisi cette citation parce qu'elle traite d'un sujet qui était aussi un objet d'étude pour Lichtenberg et, à partir de cet intérêt commun, on mesure à quel point le "philosophe poète", créateur ici, d'une véritable fulgurite, était éloigné du physicien laborieux qui a participé à l'installation des paratonnerres sur le toit des églises de Göttingen.

Mais est-ce bien vrai que Lichtenberg "*déduit du visible ce qui est invisible*" quand il parle des conséquences qu'aurait le jet d'un petit pois dans la Méditerranée sur les côtes chinoises ? Son affirmation, qui n'est évidemment pas fondée sur une expérimentation, montre plutôt qu'il choisit d'orienter son observation et ses investigations à partir d'objets les plus quotidiens vers des espaces inconnus. Lichtenberg prend plaisir à multiplier des données locales qui paraissent anecdotiques, témoin cet autre exemple de son "effet noyau de cerise" :

*" Si je n'avais écrit ce livre, dans mille ans d'ici, entre sept et huit heure du soir, en quelque ville d'Allemagne, on aurait parlé de tout autre chose de ce dont on parlera effectivement. » (D 55).*

Où l'on voit toutefois que les détails mentionnés par Lichtenberg, aussi familiers soient-ils, sont déplacés dans un temps démesuré, ce qui nous projette hors des représentations communes. Où l'on voit également que, à côté des grands visionnaires qui cherchent la voie du "*processus d'unification du grand tout*", Lichtenberg traite de manière extensive les différents aspects que peut prendre ce qu'il appelle une "chaîne de rapports". Il n'est pas génial, il prend le risque de se disperser en reformulations. Il n'a pas de visions, il s'exerce à revoir. Il n'attend pas l'éclosion des mystères, il cultive son imagination.

4 Février 2023

## **En avant comme en avant.**

Extraits de *Science et Vie* de novembre, à propos de l'Autorité Internationale des Fonds Marins.

"Aucun code minier n'a été établi pour l'instant ... Les pays membres sont profondément divisés sur la question."

"Un code minier devrait bien voir le jour d'ici à 2025, mais en attendant, c'est le flou juridique."

"La société canadienne *Metals Company* qui souhaite collecter des nodules (manganèse, cobalt) dans l'océan Pacifique a d'ores et déjà annoncé qu'elle allait demander une licence pour démarrer l'exploitation dès 2024."

C'est-à-dire que l'entreprise canadienne, constatant l'incapacité de l'AIFM à prendre des décisions, fait une demande en bonne et due forme, sachant très bien qu'elle va court-circuiter le protocole. Sans code minier international préétabli, elle a toute liberté pour commencer l'exploitation. La dorsale du pacifique va devenir un "far-deep" à conquérir, un nouveau territoire hors-la-loi. Sans code minier International, aucune police ne peut intervenir pour interdire la collecte des nodules. Pour l'instant, dit l'article, seules la France et le Vanuatu s'y opposent. Les opposants à cette exploitation des ressources terrestres sont d'autant plus démunis qu'ils ne connaissent pas bien la configuration des régions concernées, très difficiles d'accès, c'est-à-dire qu'ils ne pourront pas mesurer les dégâts causés par l'extraction des nodules. Pire encore, les seuls "experts scientifiques" qui pourraient cartographier ces lieux avant toute intervention, sont justement les ingénieurs qui ont été embauchés par les entreprises minières pour évaluer la viabilité de leur projet d'exploitation. C'est-à-dire que nos nouveaux découvreurs ne vont rencontrer aucune résistance. (Il en faudra des dons avant que Greenpeace puisse enquêter sur le sujet avec son propre bathyscaphe). Le numéro de novembre de *Pour La Science*, annonce, quant à lui, la découverte de nouveaux gisements d'hydrogène "Naturel", et Isabelle Moretti, ancienne directrice scientifique d'Engie, précise : " rien ne s'oppose à ce que l'hydrogène natif prenne beaucoup d'importance". Bruno Latour va se retourner dans sa tombe, en constatant que le mythe de La Terre généreuse, aux ressources infinies, perdure contre vents et tsunamis.

27 octobre 2023

## Table des Matières

Modes de séduction-persuasion de Galilée dans son <i>Dialogue...</i>	2
Le papier sans mémoire.	5
Les jeunes polonais ont leur sociologues.	6
Silence on tourne... en rond.	7
40 m. ou 37 m.	8
La solitude du satellite géostationnaire	9
Puissance des images ( Cildo Meireles, Paulo Herkenhoff).	10
Un arc-en-ciel dans des vapeurs alcoolisées.	11
Une insistante légèreté. ( Marianne Alphant).	12
Deux almanachs du 18ème siècle. (B. Franklin, G. Linchterberg).	14
Simon Hantäi.	15
Durite.	16
Eugène Viollet-Le-Duc géographe.	17
"De quelques viols légaux" (Alfred Jarry).	18
"Le primitif qui tire sur tout ce qui lui est étranger".	19
Un vide juridique qui fait le plein des coffres.	20
L'amour du fait-main.	21
La pulvérisation des records.	22
Les trancheurs de têtes ne renoncent pas à leur habitude.	23
Giacomo Leopardi batailleur.	24
Des traces de dinosaures au plafond.	25
Victor Klemperer , Temps Tissés.	26
Le Trichoptère, Hubert Duprat, Jean Henri Fabre.	28
Deux souvenirs d'enfance. Henri Fabre et David Thoreau.	29
Économie de sable.	31
UBIGRE, la machine de Daniel De Bruin.	32
La Silhouette, Le Trait, La Ligne, un 18ème siècle serpent.	33
Avec le temps, les temps sont durs.	35
Ouvrir dit-elle. (Lucile Lheureux).	37
Les fins des menus faits. (Lichtenberg).	38
En avant comme avant.	41